

# Worontzoff

## Lénine

### et la presse révolutionnaire



1975

- n° 36 GMI, *Pour combattre l'oppression des femmes*, 2024
- n° 35 Just, *Le Front populaire 1935-1938*, 1977
- n° 34 Corte, *Les fronts populaires avant 1935*, 1977
- n° 33 Schoenman, *L'histoire cachée du sionisme*, 1988
- n° 32 GMI, *Le mouvement en défense des retraites*, 2023
- n° 31 GMI, *La Chine impérialiste*, 2021
- n° 30 Denis, *Lénine et l'émancipation des femmes*, 1976
- n° 29 Slaughter, *Lénine sur la dialectique*, 1963
- n° 28 GMI, *La révolution hongroise de 1956*, 2016
- n° 27 GMI, *La république des conseils de Hongrie de 1919*, 2019
- n° 26 GMI, *Les marxistes et l'écologie*, 2021
- n° 25 Marx, *La guerre civile en France*, 1871
- n° 24 Luxemburg, *La grève générale en Belgique*, 1902-1913
- n° 23 Lukács, *Lénine*, 1924
- n° 22 CoReP, *Pour les États-Unis socialistes d'Europe*, 2005-2019
- n° 21 Trotsky, *La grève générale en France*, compilation 1936
- n° 20 Trotsky, *Contre le Front populaire*, compilation 1935
- n° 19 Trotsky, *Face à la menace fasciste en France*, compilation 1934
- n° 18 CoReP, *Plateforme internationale*, 2017
- n° 17 GMI, *Programme*, 2017
- n° 16 GMI, *La mobilisation contre la loi travail*, 2016
- n° 15 Lénine, *L'État et la révolution*, 1917
- n° 14 Casanova, *L'Espagne livrée*, 1939
- n° 13 Marx, *Manifeste du parti communiste*, 1847
- n° 12 Trotsky, *La guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale*, 1940
- n° 11 Just, *En défense des retraites*, 1995

3 euros auprès des militants

5 euros par la poste envoyés à l'ARTP (voir p. 59)

Madeleine Worontzoff

# Lénine et la presse révolutionnaire

Introduction 5

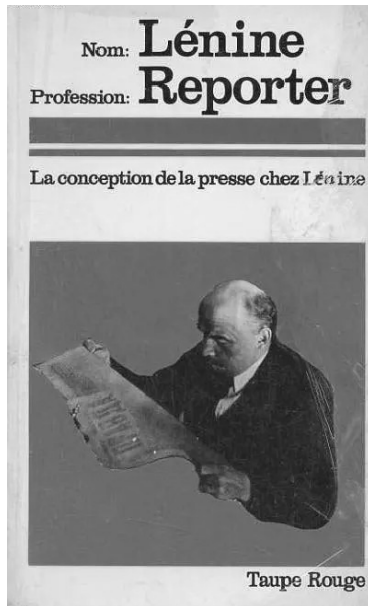
Lénine et la construction de la presse  
révolutionnaire 6

L'organe central 16

Presse et société de transition 29

Presse révolutionnaire et presse bourgeoise 44

Conclusion 58



Cette étude a été  
publiée par la LCR en  
novembre 1975.

Elle a été numérisée  
par nos soins. Les  
sources sont préci-  
sées, les citations  
parfois complétées,  
quelques erreurs  
corrigées. Les rensei-  
gnements entre cro-  
chets sont des CRC.

## INTRODUCTION

La presse a l'actualité pour matière. On a aussi coutume de dire qu'elle est un phénomène d'opinion. Ces deux aspects la situent au point de rencontre de l'histoire et des mentalités. Comme telle, elle est partie d'une idéologie, dont il est impossible de l'abstraire.

Cependant le degré d'intégration varie : il y a des cas où la presse est davantage un « medium neutre », un simple reflet des événements et des mentalités. A ce titre, elle est un document pour l'histoire. La collection *Archives* [éditée de 1963 à 1998 chez Julliard] l'aborde par ce biais : le dépouillement des journaux l'aide à écrire l'histoire, à ressusciter un climat, à mesurer l'impact des faits sur les esprits.

Il est des aspects du journal qui ont une autonomie plus grande : la façon d'écrire, l'absence ou la présence de souci pédagogique, la qualité technique, le choix des nouvelles. Nous n'entendons pas par autonomie l'indépendance vis-à-vis de toute idéologie, mais une façon originale d'en réfracter tel ou tel aspect. Le fait d'être moins un simple véhicule qu'un sujet capable de l'influencer à son tour.

C'est de cette façon que nous l'avons considérée : comme un fait idéologique *relativement* autonome. Ce choix nous préservait d'une étude « fourretout » qui aurait rattaché à la presse toute l'histoire russe ou toute la pensée de Lénine.

En conséquence, nous n'avons pas écrit l'histoire de la presse au temps de Lénine : la nomenclature des journaux, le nom des rédacteurs, la date de parution ou d'interdiction, les démêlés avec la censure, les polémiques avec d'autres journaux ne sont pas directement notre objet. Nous en donnons la trame dans la chronologie. Nous nous sommes aussi gardés de décrire longuement des faits où la presse est impliquée, mais dont la portée historique est beaucoup plus vaste : nous passons rapidement, par exemple, sur les conditions qui ont abouti au monopole de la presse bolchevique. Nous n'avons pas vu l'intérêt d'un récit forcément rapide et compile de l'élimination des autres partis.

Nous ne nous préoccupons pas non plus de confronter « théorie » et « réalité » en nous demandant systématiquement à propos de chaque idée de Lénine comment et dans quels journaux elle a reçu ou non son application. Nous pensons que la théorie est un champ assez vaste pour cette étude. Nous ferons parfois un appel limité aux faits et aux journaux pour expliciter mieux à quel point Lénine désire faire de la *Pravda* le journal des ouvriers, nous citons un article du n° 67 : comment se fait la *Pravda*. Ces « illustrations » de la théorie nous paraissent justifiées dans la mesure où Lénine a toujours suivi de si près la rédaction (surtout avant 1917) que chaque initiative particulière y est toujours plus ou moins directement inspirée par lui. La description supplée aussi quelquefois les sources, mais elle garde toujours un caractère secondaire.

Enfin, nous avons essayé de ne pas faire de notre sujet un « alibi » pour étudier les grands problèmes théoriques tels que « le centralisme démocratique », « les

rapports parti-classe-masse » ou « la bureaucratie ». Nous avons seulement suggéré les points de rencontre et même, comme cette étude n'est pas exempte d'arrière-pensée (il n'en est aucune qui le soit et l'aveu ne change rien à l'affaire), voulu susciter certaines réponses.

C'est donc l'étude ligne à ligne des textes de Lénine sur la presse qui constitue l'essentiel de ce travail. Nous y voyons le plus sûr moyen d'apporter quelque chose de neuf : car Lénine est peu lu dans le détail, on en connaît surtout les « pavés », souvent encadrés de gloses initiales et terminales. Cette lecture suit le cours du temps. Ce n'est pas que nous ayons voulu « faire historique », mais la pensée de Lénine commande une étude chronologique : elle est toujours liée à la situation présente.

Il peut donc paraître étonnant que nos chapitres ne soient pas une simple périodisation, mais correspondent chacun à une idée. C'est que l'analyse de chaque situation concrète suggère à Lénine une « tâche de l'heure » dominante et prioritaire, qui cependant n'efface pas les autres : par exemple, le journal est un excellent organisateur en toute période, mais il doit l'être surtout en 1899-1902 au moment de créer un parti. Il est toujours un moyen de propagande, mais particulièrement entre 1900 et 1917, lorsqu'il s'agit d'« acclimater » l'idée de révolution, toujours un moyen d'agitation mais particulièrement en 1905 et 1917 au moment de passer à l'action ouverte. Nous avons donc pu définir pour *chaque période* ce que Lénine appelle les « déplacements du centre de gravité de la lutte ». À chacune correspond une fonction nouvelle de la presse que Lénine explique en détail, sans juger utile de rappeler les autres. Lorsqu'une pensée est aussi explicitement historique, il serait absurde de lui donner l'atemporalité d'un dogme.

Notre intention de suivre scrupuleusement les textes imposait une source unique : les *Œuvres*. Nous avons été étonnés de l'absence de textes sur la presse de la guerre civile et sur l'internationalisme dans la presse. Nous n'avons pas les moyens de dire s'ils n'existent pas ou s'ils n'ont pas encore été publiés. Afin de visualiser les idées de Lénine, nous avons feuilleté les journaux et, bien que débutant en russe, déchiffré les titres et quelques articles. Nous aurions bien voulu nous aider de quelques ouvrages. Beaucoup prennent la presse pour document : Jean Marabini, *L'Étincelle* (Arthaud, 1962), Pierre et Irène Sorlin, *Lénine, Trotski, Staline* (Colin, 1962) mais nous n'en avons trouvé aucun (en français ou en anglais) qui la prennent pour objet, sinon les souvenirs de Kotlyar (« Newspapers in the USSR », *Research Program on the USSR* n° 71, 1955) qui fut journaliste à Odessa juste après la révolution.

Il ne nous a pas été difficile, en revanche, d'établir une bibliographie générale. Elle comprend des biographies, dont celle de Gérard Walter (*Lénine*, Julliard, 1950) nous a fourni de nombreux détails sur les circonstances qui ont dicté tel ou tel article, des souvenirs qui nous ont aidé à décrire Lénine journaliste et rédacteur en chef (Karpinski, Piatnitski, Serge), les histoires de la révolution les plus connues, celle de Trotsky, des historiens anglo-saxons (Carr, Deutscher, Schapiro, Bunyan et Fisher) et la toute dernièrement parue de Ferro, enfin, de nombreux ouvrages concernant la culture populaire (de Boukharine, Lounatcharski, Trotsky) car la presse, avec l'école, en est le principal agent.

## LA PRESSE ET LA CONSTRUCTION DU PARTI RÉVOLUTIONNAIRE

### Lénine journaliste

Nous étudions en Lénine le théoricien de la presse. Des déterminations générales ont à coup sûr guidé sa conception : le marxisme scientifique, l'expérience et la théorie de la lutte politique. Mais Lénine n'adapte pas mécaniquement le marxisme révolutionnaire à la presse. Sa théorie est en accord avec les principes généraux du marxisme sans se réduire à application dogmatique. Il l'a élaborée sur le tas, à partir d'une expérience professionnelle multiforme et d'un ensemble de références spécifiquement journalistiques. Lénine est un journaliste. C'est ainsi que lui-même s'est toujours désigné, même après la révolution.

*On sait que Lénine, devenu chef de l'État soviétique, indiquait comme profession dans les questionnaires : journaliste. (Viatchéslov Karpinski, Lénine tel qu'il fut, Progrès, t. 1, 1958, p. 382)*

Il n'est pas de métier qui soit davantage en accord avec sa personnalité. Le journal est le lieu de la transition entre la théorie pure et l'appel à l'action. Chaque article monnaie la théorie en mots d'ordre et en consignes précises. C'est ce passage qui correspond le mieux aux dons et aux préoccupations de Lénine. Très significative à cet égard est la façon dont il se reprend dans un passage de 1905, où il est question du danger que court la sociale-démocratie de se laisser absorber par la démocratie bourgeoise.

*À nous tous, théoriciens ou en ce qui me concerne, je préférerais dire publicistes de la sociale-démocratie, incombe la tâche de rechercher de quel côté ce danger menace réellement. (« Deux tactiques de la sociale-démocratie dans la révolution démocratique », Œuvres, t. 9, Progrès, 1976 p. 49)*

Plus que théoricien, plus qu'agitateur (il n'était pas un homme de meeting par vocation mais plutôt par nécessité et par expérience), Lénine fut, au point d'équilibre entre les deux, un publiciste.

Situons brièvement les fluctuations de sa carrière. Elle se limite en fait à la période prérévolutionnaire et révolutionnaire. Devenu chef de l'État soviétique, il ne l'exerce plus directement ni continument. Avant 1917, au contraire, elle se confond avec sa vie même au point de rythmer ses joies et ses peines : accablement causé par les retards dans l'impression de l'*Iskra*.

*Par moments, je suis à bout de forces. (« Lettre à Axelrod », 18 octobre 1900, t. 36, p. 22-23)*

Explosion de joie à la parution de *Vperiod*.

*Toute la majorité jubile, elle a meilleur moral que jamais. (« Lettre à Essen », 24 décembre 1904, t. 34, p. 289)*

Jubilation qui se traduit en danses et beuveries dans Genève qui, le même jour, fêtait son carnaval (voir Gérard Walter, *Lénine*, Julliard, 1950, p. 144).

L'intensité de l'activité journalistique de Lénine varie. Opposons à titre d'exemple la période de l'*Iskra* [1900-1903] où il est tout absorbé par l'organe central et l'année [1908] où il prépare *Matérialisme et empiriocriticisme* en se déchargeant presque entièrement sur Kamenev de la rédaction du *Proletari*. Il écrivait alors deux cents à trois cents lignes tous les quinze jours, guère plus d'une demi-journée de travail (voir Walter, p. 195). Soulignons aussi l'extrême diversité de ses fonctions : tantôt correspondant, tantôt rédacteur en chef. Lorsqu'il s'installe à Cracovie, la copie qu'il envoie à la *Pravda* ne passe pas toujours. En 1917, revenu en Russie, il mène la lutte pour l'insurrection en assurant pratiquement seul, avec Kroupskaïa [épouse de Lénine et membre de la direction du POSDR bolchevik] et Zinoviev [le plus proche collaborateur de Lénine de 1908 à 1917], la publication du même journal.

Son expérience ne s'arrête pas au seuil du domaine technique. Son jargon de typographe, par exemple, le compte minutieux des caractères le prouvent :

*Pourquoi n'envoyez-vous rien pour la rubrique économique ? Depuis des notes d'une demi-colonne (4 000 signes, quatre à six de vos pages)... jusqu'à de grands articles d'une colonne et demie à deux colonnes ou des feuillets pouvant atteindre 20 000 ou 25 000 signes (environ trente de vos pages), tout cela serait si important !* (« Lettre à Plekhanov », 1 décembre 1901, t. 36, p. 88)

Karpinski a noté dans ses souvenirs cette extraordinaire rigueur numérique inspirée par un souci d'économie matérielle autant que littéraire.

*Vladimir Ilitch, crayon en main, comptait lui-même combien il fallait de caractères de telle ou telle sorte pour composer un numéro. Il se désolait de voir qu'il y avait trop peu de textes à imprimer en petits caractères, s'efforçait de gagner le plus possible sur les marges et de réduire les titres. Il condensait au maximum les articles.* (Viatchéslav Karpinski. *Lénine tel qu'il fut*, t. 1, p. 383)

Maquettiste, correcteur, imprimeur, typographe, Lénine le fut tout autant qu'éditorialiste ou rédacteur. Aucune facette du métier ne lui est restée inconnue. Le journaliste professionnel se double d'un journaliste prolétarien : la surprise du titre, l'angle d'attaque des questions, le type d'argumentation, le choix des termes sont exclusivement soumis à ce but : être compris par les ouvriers.

*Je n'aurais rien autant désiré ; je n'ai jamais autant rêvé qu'à la possibilité d'écrire pour les ouvriers.* (« Lettre à Axelrod », août 1897, t. 34, p. 15)

On pourrait multiplier les citations. Ce que l'on a dit et redit à propos des ouvrages de Lénine en général vaut pour tout ce qu'il a écrit comme journaliste : on y chercherait en vain de la « littérature », une quelconque gratuité, la moindre complaisance.

Ce type de presse -pour neuf qu'il fut lorsque parut l'*Iskra* en décembre 1900- a cependant des références historiques que Lénine lui-même a revendiquées.

L'exemple de Marx, créateur du premier journal prolétarien, s'impose naturellement, bien que la *Neue Rheinische Zeitung* [quotidien publié à Cologne en 1848-1849 qui n'était pas, au départ un journal prolétarien] ait eu une existence trop éphémère pour être un modèle. La sociale-démocratie allemande a toujours impressionné Lénine, presque à l'excès. Cela vaut pour la presse : il cite le *Vorwärts* [principal quotidien du SPD, alors organisation phare de l'Internationale ouvrière] avec vénération. Ce sont les seules références occidentales. Bien plus nombreuses et fréquentes sont les allusions aux précurseurs de la presse révolutionnaire en Russie. Le caractère même du publiciste russe, très tôt préoccupé de questions politiques, habitué depuis Catherine II aux jeux d'esquives avec la censure, alliant étroitement la protestation littéraire et anti-autocratique, autorise les réminiscences, favorise les filiations. Ce que recherche Lénine, c'est moins une théorie juste que la sureté de l'instinct de classe qui désigne au peuple l'autocratie et le servage comme ses principaux ennemis.

Ainsi s'explique la référence à Bièlinski, un apolitique, vaguement socialisant à la fin de sa vie.

*La célèbre « Lettre à Gogol » fut une des meilleures œuvres de la presse démocratique illégale, qui n'ont rien perdu aujourd'hui encore de leur immense portée ni de leur actualité. (« Du passé de la presse ouvrière en Russie », 22 avril 1914, t. 20, p. 256)*

De la même façon, Lénine rend hommage à Herzen. Sans doute a-t-il compté à tort sur l'obscurité (la communauté villageoise) pour régénérer la Russie. Mais, en publiant le *Kolokol*, il a fait entendre pour la première fois « la parole russe libre ».

*En commémorant Herzen, le prolétariat apprend... à comprendre que le dévouement absolu à la révolution et la propagande révolutionnaire faite dans le peuple ne sont pas perdus, même alors que des décennies entières séparent les semailles d'avec la moisson. (« À la mémoire de Herzen », 8 mai 1912, t. 18, p. 19)*

L'identité des conditions clandestines explique le sentiment étroit de filiation qui unit Lénine au *Kolokol*. Tchernychevski est compté, lui aussi, au nombre des précurseurs de la presse ouvrière :

*Ses œuvres respirent l'esprit de la lutte des classes... Il dénonça avec véhémence les traditions du libéralisme... Il fut, en dépit de son socialisme utopique, un critique remarquablement profond du capitalisme. (« Du passé de la presse ouvrière en Russie », 22 avril 1914, t. 20, p. 256)*

Ainsi, avant la naissance du courant social-démocrate et le premier essai de presse ouvrière en Russie (*Rabotchi*, 1885), avant la floraison des tracts, feuilles d'entreprise et journaux locaux qui précéda immédiatement la création de l'*Iskra*, dans la lointaine période dite nobiliaire (1825-1861), Lénine recherche l'aurore d'une presse nouvelle. On peut y ajouter une référence impli-



cite : la famille de Lénine appréciait beaucoup les revues satiriques, particulièrement l'*Iskra*. Le titre du premier journal social-démocrate serait un hommage à cette revue.

C'était un véritable almanach populaire où l'on trouvait, mêlées aux charades, devinettes, mots croisés, chansons, des photographies accusant le régime, des scénettes satiriques, des caricatures politiques et des protestations en vers aisément décryptables. S'il ne s'est pas directement inspiré de celle-ci, Lénine a en tout cas conservé dans les journaux ouvriers le meilleur des revues satiriques du 20<sup>e</sup> siècle : la satire, la poésie, la caricature, toutes les formes d'interpellation par l'humour.

Lénine se situe donc dans une tradition. Mais plus que la continuité, c'est la rupture qui nous est sensible dans son œuvre de journaliste, une rupture totale avec un monde et une époque où le journaliste n'est qu'un littérateur distingué et un charmeur de foules à de rares exceptions près. Cette rupture se marque au niveau théorique par la formulation d'un projet neuf : créer en Russie une presse populaire.

### Esquisse du concept de presse populaire

C'est au temps des études, de la déportation et de l'émigration que Lénine a élaboré les lignes de force de sa pensée : il en est ainsi pour l'idée d'une presse populaire. Elle s'ébauche dès les trois articles à la *Rabotchaïa Gazeta* écrits à Chouchenskoïe en 1899 (t. 4, p. 211). Elle se développe avec la fondation de l'*Iskra*, en particulier dans « Par où commencer ? » (mai 1901, t. 5, p. 9). Elle s'aguerit dans la lutte contre l'économisme. La section 3 de *Que faire ?* est une retouche polémique de cet article.

Pour ne pas en rester à des généralités sur l'économisme, nous analyserons un texte où Lénine combat ses conséquences dans la presse. Il s'agit d'une critique de la revue *Svoboda*. Lénine y décèle une vulgarisation des théories révolutionnaires qui confine à la dénaturation, l'exposé d'« idées socialistes rebattues » que l'on sert au lecteur « toutes prêtes, sous une forme simplifiée jusqu'à l'absurde », la substitution de la répétition stérile au raisonnement. Il dénonce la langue « hideuse » dans laquelle ces idées sont exposées : fioritures, comparaisons « populaires », vocables « populaires » et s'indigne du mépris de la classe ouvrière que cette apparente sollicitude recèle.

*Un écrivain vulgaire suppose un lecteur qui ne pense pas et qui n'est pas capable de penser.* (« La revue Svoboda », automne 1901, t. 5, p. 316)

*Les ouvriers eux-mêmes lisent et voudraient lire tout ce qu'on écrit aussi pour les intellectuels et seuls quelques (pitoyables) intellectuels pensent qu'il suffit de « parler aux ouvriers » de la vie de l'usine et de rabâcher ce qu'ils savent depuis longtemps.* (« Que faire ? », février 1902, t. 5, p. 391)

À cette réduction de la politique à la pédagogie (voir « La politique confondue avec la pédagogie », t. 7, pp. 455-458), à cette dénaturation de la pédagogie qui confine à la démagogie, Lénine oppose sa propre conception.

*Il faut s'efforcer le plus possible d'élever le niveau de conscience des ouvriers en général. Il faut qu'ils ne se confinent pas dans le cadre artificiellement rétréci de la littérature pour ouvriers et apprennent à connaître de mieux en mieux la littérature pour tous. (« Que faire ? », t. 5, note p. 391)*

Au « populisme de mauvais ton », Lénine oppose une presse populaire.

*Un écrivain populaire amène le lecteur à une idée profonde, à un enseignement profond, à partir des faits les plus simples et universellement connus. Il indique -à l'aide de raisonnements peu compliqués- les principales conclusions à tirer de ces faits et pousse le lecteur à se poser toujours davantage de questions. (« La revue Svoboda », automne 1901, t. 5, p. 316)*

Sur le contenu comme sur la méthode, Lénine se démarque de ses adversaires qui invoquent la pédagogie pour se limiter au strict domaine économique. Il pense au contraire qu'il faut faire l'éducation du prolétariat d'une manière aussi globale, aussi large que possible.

*La conscience des masses ouvrières ne peut être une conscience de classe véritable si les ouvriers n'apprennent pas à profiter des faits et événements politiques concrets et actuels pour observer chacune des classes sociales dans toutes les manifestations de leur vie intellectuelle, morale et politique, s'ils n'apprennent pas à appliquer pratiquement l'analyse et le critérium matérialistes à toutes les formes de l'activité et de la vie de toutes les classes, catégories et groupes de la population. (« Que faire ? », février 1902, t. 5, p. 421)*

Cette nécessité doit se traduire dans les journaux par la variété des sujets et des rubriques. Voici, à titre d'exemple, le sommaire du numéro 8 de l'*Iskra* (septembre 1901) :

- le bouge tsariste (sur le monopole des alcools, un des principaux impôts indirects) ;
- sur une loi attribuant des terres aux nobles en Sibérie ;
- sur le traitement scandaleux infligé à des déportés ;
- sur le congrès des libéraux ;
- sur l'effervescence révolutionnaire à Koursk ;
- sur l'émeute des séminaristes et des lycéens ;
- une correspondance ouvrière du grand centre métallurgique d'Ivanov-Voznessenski.

De tels sommaires exigent des rédacteurs qui sachent se faufiler partout pour recueillir des informations si variées. Comme les journalistes d'Occident, mais pour une toute autre cause, il leur faut être « omniprésents et omniscients ».

Les économistes ont dit que la presse de Lénine n'était pas faite pour les ouvriers. Pourtant, les exemples ne manquent pas dans l'*Iskra* d'articles sur leurs conditions de vie quotidiennes, témoin la rubrique « Chronique du mouvement ouvrier et lettres des fabriques et des usines ». Lénine ne le cède en rien aux économistes dans ses exigences sur la minutie des informations venant des

usines. C'est Ivan Babouchkine, prolétaire, militant actif très affectionné de Lénine, qui parle.

*Nous devons connaître à fond et observer attentivement la vie des usines et des fabriques. C'est ainsi que, pendant le travail à l'usine, il m'arrivait souvent de me rendre dans un autre atelier sous toutes sortes de prétextes pour recueillir les renseignements demandés en observant les choses sur place et, le cas échéant, pour engager un entretien. Ma caisse à outils était toujours bourrée d'un tas de petits papiers et pendant la pause je m'appliquais à inscrire le nombre de jours de travail et les salaires de notre atelier.* (cité par Bruhat, Lénine, CFL, 1960, p. 52)

Il est vrai que l'*Iskra* n'est pas à la portée de tout ouvrier. C'est un paquet assez indigeste que ces quatre pages sur papier bible aux trois colonnes finement imprimées. Mais Lénine ne s'adresse dans cet organe qu'aux ouvriers avancés. Il nous faut introduire ici une nouvelle donnée : c'est que, pour Lénine, la classe ouvrière n'est pas homogène, qu'il faut distinguer l'ouvrier avancé de l'ouvrier moyen et ce dernier de l'ouvrier encore complètement étranger à la conscience de classe. C'est la thèse largement développée dans *Un pas en avant, deux pas en arrière* (décembre 1904, t. 7, p. 211-568). Il faut à la fois élever le niveau de conscience (ce que ne font pas les économistes) et s'adapter aux divers niveaux de conscience. En conséquence, il ne doit pas y avoir « un » ou « des » journaux sociaux-démocrates, mais une presse sociale-démocrate, c'est-à-dire des organes de presse correspondant à des interlocuteurs définis, du militant professionnel au simple ouvrier. Toutes les formes de l'agitation et de la propagande écrites, y compris les brochures et les tracts, composent cette presse.

Dès 1899, Lénine esquisse une pyramide de publications, correspondant aux degrés de la conscience ouvrière.

1. Les ouvriers avancés, d'avant-garde, peu nombreux, cadres du mouvement ouvrier et « intellectuels prolétariens ». À eux est destiné l'organe central.

*L'organe de tous les sociaux-démocrates russes doit se tenir au niveau des ouvriers avancés ; loin de rabaisser artificiellement son propre niveau, il devra au contraire l'élever constamment, se tenant au fait de tous les problèmes tactiques, politiques et théoriques de la sociale-démocratie internationale.* (« Un mouvement rétrograde de la sociale-démocratie russe », 1899, t. 4, p. 289)

2. Les ouvriers moyens, disponibles, aspirant au socialisme, qui lisent et participent à l'agitation. L'organe central doit les aider à progresser.

*Dans un organe du parti, il y aura des articles que l'ouvrier moyen ne comprendra pas. Ou des questions complexes qu'il ne saisira pas complètement. Il ne s'ensuit nullement que le journal doive s'abaisser jusqu'au niveau de la masse de ses lecteurs. Au contraire, il se doit précisément d'élever leur niveau de conscience... Le journal dont les ouvriers moyens forment le gros des lecteurs doit absolument rattacher à chaque question locale et étroite le socialisme et la lutte politique.* (p. 289)

3. Les couches inférieures du prolétariat, l'équivalent des simples électeurs pour les partis socialistes du reste de l'Europe.

*Il est très possible que le journal socialiste leur soit entièrement ou presque entièrement incompréhensible, mais il serait absurde d'en inférer que le journal [du parti] doive s'adapter au niveau le plus bas. Il faut donc les atteindre autrement : des brochures très populaires, l'agitation orale et surtout des tracts sur les événements locaux. Il est très possible que les premiers efforts pour éveiller la conscience la doivent être accomplis par l'action éducative légale. Il faut que le parti envoie les militants légaux labourer la terre vierge que les agitateurs sociaux-démocrates viendront ensuite ensemençer. (p. 290)*

Lénine insiste dans *Que faire ? « sur les avantages de l'activité éducative légale qui économise des forces militantes et permet aux sociaux-démocrates de grossir leur documentation »*. Il y rappelle la distinction entre propagande et agitation de Plekhanov.

*Un propagandiste doit donner beaucoup d'idées, un si grand nombre d'idées que, du premier coup, toutes ces idées prises dans leur ensemble ne pourront être assimilées que par un nombre (relativement) restreint de personnes. Traitant la même question, l'agitateur, lui, prendra le fait le plus connu de ses auditeurs... et, s'appuyant sur ce fait connu de tous, il mettra tous ses efforts à donner à la masse une seule idée. (« Que faire ? », 1902, t. 5, p. 418)*

Si nous rapportons cette définition, au texte de 1899, il est clair que la propagande est destinée aux ouvriers avancés et l'agitation aux ouvriers arriérés et que les ouvriers moyens ont besoin de l'une et de l'autre. Il en résulte que le journal a une fonction exclusivement propagandiste (organe central) ou à dominante propagandiste (journal populaire), tandis que les brochures populaires et les tracts servent à l'agitation. C'est là, bien sûr, un modèle théorique. Des clivages beaucoup moins rigides se sont dessinés ultérieurement, aussi bien entre les catégories de lecteurs qu'entre les deux termes.

Ce qu'il est important de souligner, c'est que la presse, entendue comme un système de presse, sert à la fois à l'agitation et à la propagande. Le projet esquissé ici - avant toute publication effective- ne sera réalisé qu'à la pleine maturité du parti révolutionnaire. En attendant, il faut, pour poser la première pierre, créer un journal réservé à la frange politisée, aux militants qui éveilleront à leur tour de nouvelles couches. De proche en proche -par le relais du journal- l'heure est venue d'organiser la classe ouvrière.

### Le journal est un organisateur collectif

*Le journal n'est pas seulement un propagandiste et un agitateur collectif, mais aussi un organisateur collectif. (« Que faire ? », 1902, t. 5, p. 516)*

C'est ainsi que Lénine aborde la section intitulée « Plan d'un journal politique pour toute la Russie », où il développe l'essentiel de cette idée. Il y considère la presse comme le moyen d'organiser le parti révolutionnaire. Les images sont suggestives : le fil à plomb du maçon, un échafaudage (p. 515-516), un soufflet de forge (p. 522).

*Il ne s'agit pas là d'une grandiloquente profession de foi dans la parole imprimée, comme le lui reprochent les économistes, mais d'une solution pratique. Ceux qui ne voient dans le plan de l'Iskra que de la littérature n'en ont pas du tout compris le fond : ils ont pris pour le but ce qui, au moment actuel, n'est que le moyen le plus indiqué.* (« Que faire ? », 1902, t. 5, p. 514)

Le « moment actuel » (1900) c'est en premier lieu la proximité de la chute du tsarisme : les symptômes du mécontentement se multiplient, l'agitation locale trouve un extraordinaire répondant dans les masses. Les économistes en tirent une conclusion opposée à celle de Lénine : l'urgence de la situation détermine chez eux le refus de s'organiser, initiative qualifiée d'« abstraite », « intellectuelle », « conspirative ». Le déferlement des masses brisera les faibles garde-fous organisationnels hâtivement et maladroitement mis en place sous la forme d'un cénacle de publicistes à l'étranger. Lénine, au contraire, mise tout sur le journal. Il considère que la situation permet de le créer à très bref délai : la vitalité de l'activité locale, d'assez bonnes perspectives financières à l'étranger, la constitution autour de lui d'un cercle de rédacteurs résolus, autant d'atouts (« Une question urgente », 1899, t. 4, p. 227). Pour lui, la proximité de l'assaut, loin de déterminer un laisser-faire, doit susciter un renforcement d'autant plus grand de l'organisation.

Il s'est trouvé de doctes gens pour avertir Lénine qu'il était pris dans un cercle vicieux : Sans de fortes organisations locales bien éduquées, le meilleur journal pour toute la Russie ne servirait à rien et vice versa. Faut-il donc commencer par créer un centre (le journal) ou par renforcer l'agitation locale ?

*Toute question tourne dans un cercle vicieux car toute la vie politique est une chaîne sans fin composée d'un nombre infini de maillons. L'art de l'homme politique consiste précisément à trouver le maillon le plus important au moment donné et garantissant le mieux à son possesseur la possession de la chaîne entière.* (« Que faire ? », 1902, t. 5, p. 515)

Le journal est ce maillon déterminant. On ne peut le comprendre qu'en tenant compte d'une autre donnée du « moment actuel » : la nécessité d'agir dans la clandestinité cette contrainte a trois conséquences : la plus déterminante est qu'il n'y a pas d'autre moyen d'organisation que le journal. Dans un pays démocratique, les ouvriers ont plusieurs pôles d'organisation.

*Action parlementaire, agitation électorale, réunions publiques, participation aux institutions locales, associations professionnelles, etc. En Russie, au contraire, « pour remplacer tout cela, mais précisément tout cela... il faut un journal révolutionnaire.* (« Notre tâche immédiate », 1899, t. 4, p. 226)

Un organe central est, en outre, le seul journal qui puisse échapper à la police. Autant les journaux locaux clandestins sont vulnérables, autant un journal unique soutenu par les multiples fils invisibles d'une vaste organisation est insaisissable. Encore faut-il impérativement que ses rédacteurs soient à

l'étranger. Plusieurs échecs l'attestent : en 1885, saisie du premier organe social-démocrate, *Rabotchi* (Lénine en parle dans *Que faire ?*, t. 5, p. 383-384 comme d'un « premier essai » de dépasser la lutte économique par un journal central). En 1897, l'organe de l'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière doit se replier à l'étranger dès le second numéro. En 1898, la *Rabotchaïa Gazeta* est supprimée par la police. L'impression peut en revanche se faire en Russie dans les grands centres d'industrie.

*Ces centres sont presque entièrement peuplés d'ouvriers ; l'ouvrier y est en fait le maître de la situation et dispose de centaines de moyens pour tromper la vigilance de la police.* (« Une question urgente », 1899, t. 4, p. 229-230)

Enfin, la clandestinité impose une limite au fonctionnement démocratique du futur parti. La centralité, le secret y seront extrêmes. Le journal y supplée quelque peu :

*La responsabilité de chaque membre du parti devant le parti tout entier est établie par l'intermédiaire d'un organe central.* (« Notre tâche immédiate », 1899, t. 4, p. 225).

Il donne à chaque militant la conscience de son rôle dans l'ensemble. Il fait circuler dans le parti un peu de cette « confiance entre camarades » que la suspicion naturelle sous un régime autocratique, étouffe souvent.

Telles sont les raisons tactiques pour lesquelles Lénine a choisi d'organiser son parti autour d'un journal. Encore faut-il examiner selon quelles modalités. C'est par la diffusion, d'une manière en quelque sorte externe, que le journal suscite le plus sûrement l'organisation. Le réseau de diffusion est la « charpente », le « squelette », la « carcasse » de l'organisation : unissant les groupes locaux pour un travail en apparence purement technique, il engendre infailliblement d'autres liens.

*À elle seule, la diffusion du journal commencerait à créer une liaison effective ». Les relations de ville à ville deviendraient la règle et assureraient bien entendu, non seulement la diffusion du Journal, mais aussi (ce qui est beaucoup plus important), l'échange d'expériences de documentation, de forces et de ressources.* (« Que faire ? », 1902, t. 5, p. 520-521).

C'est pourquoi le souci majeur de Lénine dès le lancement de l'*Iskra* est de créer un réseau aux dimensions de la Russie, une « poste rouge » (« Projet de déclaration », 1900, t. 4, p. 335). C'est Kroupskaïa qui établit les itinéraires (voir Gourfinkel, *Lénine*, 1959 Seuil, p. 58 [la carte d'itinéraires de l'*Iskra* ne figure pas dans la réédition d'Agone, 2023]). Lénine presse ses agents.

*Il faudrait essayer une fois au moins de rassasier toute la Russie.* (« Lettre à Goldman », 3 janvier 1902. t. 34, p. 90)

L'importance de la diffusion est encore démultipliée par le fait que la rédaction se trouve à l'étranger. Mais cette aberration ne doit pas faire oublier que le centre réel des luttes se trouve en Russie. Aussi, les structures de diffusion mises en place sont-elles appelées à devenir les structures mêmes du parti.

C'est Pourquoi Lénine tient beaucoup à l'autonomie de la Russie dans son domaine propre, celui de l'impression et de la diffusion : aussitôt l'*Iskra* créée, il se préoccupe de fonder une imprimerie clandestine à Chisinau. En mai 1901, il prend contact avec le comité social-démocrate de Tbilissi pour qu'il monte une imprimerie à Bakou. En juillet, il propose une coordination nationale. En février 1902, se réunit à Samara le premier congrès des comités de l'intérieur.

De ce que la diffusion joue un rôle éminent d'organisation, il résulte qu'elle est un excellent test de maturité organisationnelle.

*On peut dire sans crainte d'exagération que la fréquence et la régularité de parution et de diffusion du journal permet de mesurer de la façon la plus exacte le degré d'organisation atteint.* (« Par où commencer ? », mai 1901, t. 5, p. 17)

Le travail de diffusion prépare donc à « coordonner d'autres modes d'action, plus complexes, mais aussi plus difficiles ». En dehors de la diffusion, un organe central a plusieurs vertus d'organisation : il permet de former des cadres politiques pour le parti : confrontés aux tâches de la propagande et de l'agitation, puis de l'organisation, ils sauront faire face à celles plus complexes de l'insurrection.

*Si nous groupons nos forces dans un journal commun, nous verrons se former à l'œuvre et sortir du rang, non seulement les plus habiles propagandistes, mais encore les organisateurs les plus avertis, les chefs politiques les plus capables du parti, qui sauront à point nommé lancer le mot d'ordre de la lutte finale et en assumer la direction.* (« Par où commencer ? », mai 1901, t. 5, p. 20)

Par sa centralité, le journal permet de faire la synthèse de toute l'expérience du parti : les documents, les correspondances, les faits d'actualité sont par lui analysés, triés, systématisés. A cela, deux conséquences : une démultiplication des forces, la possibilité d'initiatives conséquentes.

*Si elles ne sont pas unifiées par l'organe du parti tout entier, toutes ces formes de la lutte révolutionnaire perdent les neuf dixièmes de leur portée, ne contribuent pas à créer des traditions et une continuité d'action dans le parti.* (« Notre tâche immédiate », 1899, t. 4, p. 225)

Sur ces deux plans, l'infériorité des journaux locaux est évidente : ils absorbent de grandes énergies pour aboutir à des conclusions partielles, faute d'une documentation assez vaste.

Ces arguments étaient fort discutés dans les cercles et les comités. Lénine avait, avant de se rendre à l'étranger, fait une tournée en province à Podolsk, Nijni, Oufa, Samara, etc. pour convaincre de l'infériorité des journaux locaux. Partout on craignait que « l'organisateur » dont parlait Lénine ne fût un cadre organisationnel creux, incapable de refléter la vie réelle du mouvement. Le journal *Svoboda* faisait valoir que l'intérêt du lecteur est sollicité par les nouvelles locales. Lénine objecte que les lecteurs commencent à se lasser des nouvelles purement locales, qu'il faut encourager cette ouverture.

*Au lieu de combattre cette étroitesse de vues qui fait que le pétersbourgeois oublie Moscou, que le moscovite oublie Petersbourg et que Kiev oublie tout sauf Kiev... au lieu d'habituer les gens à défendre la cause de toute la Russie, ... encourager l'esprit de clocher, ce ne sera jamais que du béotisme. (« Lettre à Tserderbaum », juillet 1901, t. 34, p 73)*

D'ailleurs, les journaux locaux défendent-ils si bien les intérêts locaux ? Leur horizon borné les expose au contraire à de grosses bévues tactiques, qui les mettent à la merci de la police. Ils n'ont même pas l'avantage de la rapidité, tant ils sont pauvres et mal outillés. Dire que ces journaux sont nécessaires, nul n'y contredira. Mais dire que dans l'état d'éparpillement des forces qui caractérise la période, il faut les investir presque entièrement sur eux, c'est ne pas vouloir triompher de cette dispersion.

N'est-il pas clair au contraire que seul un organe central fort permettra de venir à bout des difficultés présentes des organes locaux ? Ce journal, en le renseignant sur la vie du parti, en leur fournissant des documents et des points de comparaison, facilitera d'autant leur travail. C'est une preuve supplémentaire de ses capacités d'organisation.

Le but est donc clair : se servir des qualités du journal pour regrouper les forces de la sociale-démocratie dans un parti. Une fois celui-ci créé, le problème s'inversera : c'est à partir des exigences du parti que Lénine définira les qualités du journal.

## L'ORGANE CENTRAL

### Qu'est-ce qu'un organe central ?

La théorie de la presse chez Lénine est l'étude de son insertion dans la vie du parti qu'il s'agisse de l'impulser ou de le maintenir. La conception du parti se répercute directement sur la presse.

*La création du parti, s'il n'est pas représenté convenablement par un organe déterminé, demeurera dans une grande mesure lettre morte. (« Notre tâche immédiate », 1899, t. 4, p. 225)*

Représenter le parti, c'est fournir une explication publique de l'ensemble de la vie politique et donner les mots d'ordre qui en découlent. Par l'organe central, c'est le parti tout entier qui parle.

*Il est impossible de mener la lutte politique si le parti tout entier ne peut pas se prononcer sur toutes les questions politiques et guider les diverses manifestations de la lutte. (p. 225)*

Telle est la justification théorique de l'organe central. Or, jusqu'à présent, nous avons vu la presse social-démocrate obéir de façon imparfaite à cette définition : *L'Iskra* à sa naissance était à la fois plus et moins qu'un organe central. Plus, parce qu'elle était à la fois la source et le substitut du parti : le groupe de rédacteurs dirigeait de fait toute l'activité de la sociale-démocratie.



Il restait donc à établir l'autonomie du parti, né du journal, mais appelé à faire du journal son instrument. Toutefois, s'il avait dirigé le travail pratique du parti, le journal n'avait reçu aucune consécration officielle. Les idées qu'il avait mises en œuvre en matière d'organisation n'avaient pas été reconnues et fixées par le parti.

Ce travail fut l'œuvre des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> congrès (été 1903 et printemps 1905) où furent votés les statuts du parti et définis les principes du centralisme démocratique. Pour comprendre les discussions relatives à la presse -qui sont pratiquement indissociables des autres- il faut avoir en tête les péripéties de ces deux congrès.

Au 2<sup>e</sup> congrès du POSDR, relaté dans *Un pas en avant, deux pas en arrière* (*Euvres*, t. 7), participaient plusieurs groupes dont le Bund [Union générale des travailleurs juifs] et la Ligue de la sociale-démocratie russe à l'étranger (iskristes). Le congrès adopta les statuts du POSDR qui impliquaient une redéfinition de la place du journal. C'est à ce congrès que se produisit la scission entre bolcheviks et mencheviks, précisément sur la question des statuts du parti. D'abord majoritaires, les mencheviks furent mis en minorité par le départ des délégués du Bund dont la plupart leur étaient favorables. [En fait, si deux fractions des iskristes se séparèrent sur les statuts, la scission se produisit ultérieurement à propos de la composition du comité de rédaction de l'*Iskra*. Relatant le débat sur les statuts, Lénine écrit : « *La coalition de la minorité des iskristes avec les anti iskristes et le « centre », qui constitua une minorité compacte à l'issue du congrès et après le congrès, commençait à se former* », t. 7, p. 289].

Au 3<sup>e</sup> congrès -congrès des seuls bolcheviks- furent discutés les problèmes de tactique et la question des deux centres qui aboutit à une modification des statuts.

## Les statuts du POSDR et la question des deux centres

Il est temps - pour Lénine au 2<sup>e</sup> congrès (juillet-août 1903) - maintenant que le parti est « créé », de fixer par des statuts la juste place de l'organe central dans le parti :

*Il était donc tout naturel que le travail de l'Iskra, ainsi que toute l'œuvre d'organisation du parti... ne puissent pas être considérés comme achevés, avant que le parti tout entier eût reconnu et fixé formellement certaines idées en matière d'organisation. C'est cette tâche que devaient remplir les statuts d'organisation du parti* » (« Un pas en avant, deux pas en arrière », mai 1904, t. 7, p. 254)

Les statuts ont établi les rapports entre le journal et les différentes instances du parti qui ont pris corps au congrès. Le passage de l'hégémonie de fait du journal à la souveraineté du parti est marqué par la soumission absolue du journal au congrès du parti, organisme suprême de ce dernier. En ce qui concerne les rapports entre l'organe central et le comité central, Lénine est, par principe, partisan d'un centre unique, le comité central élu régulièrement par

l'ensemble des comités. Il s'est toujours emporté contre ceux qui le suspectaient de vouloir faire de l'organe central -dirigeant temporaire du parti son dirigeant de droit.

*Expliquez toujours et partout que l'intention prêtée à la rédaction de l'Iskra de devenir elle-même le comité central du parti russe est un ragot.* (« Lettre à Radchenko », 16 juillet 1902, t. 36, p. 108)

Nous avons vu qu'il veillait à la structuration du réseau de diffusion précisément pour préparer la mutation des dirigeants de ce réseau en dirigeants du parti.

*Le comité central ne peut se former que sur le terrain de l'action, et notre rêve, c'est de le voir naître du comité d'organisation et se constituer d'ouvriers révolutionnaires.* (p. 108)

S'il n'y a pas d'équivoque sur le plan des principes, il y a en 1902 une situation de fait contraignante, que même la création et l'essor du parti, même le renforcement des comités du parti en Russie ne sauraient abolir : c'est que le journal doit être rédigé à l'étranger, ce qui signifie son autonomie absolue dans la direction idéologique du parti. C'est pourquoi Lénine préconise la dualité des centres comme solution temporaire recouvrant le maximum de centralisme possible concrètement.

Cette argumentation n'est pas pure de calcul politique : Lénine se défendait alors contre le groupe Iouny Rabotchi (économiste) et un certain nombre d'autres cercles qui manifestaient un attachement d'autant plus grand au centre unique qu'ils craignaient la « dictature » du journal. Ils faisaient valoir que la rédaction, à l'abri des coups de filet, avait par sa permanence « l'avantage » sur le comité central. Lénine démontrait que cette permanence était un fait nécessaire et même souhaitable :

*Il faut distinguer la stabilité des principes qu'assure la rédaction avec une quelconque « ingérence » ou « immixtion » dans le travail du parti.*

Le problème des deux centres a été posé à nouveau au 3<sup>e</sup> congrès (avril 1905). Cette fois, le conflit était interne à la majorité : ce sont les militants de Russie, particulièrement le bureau des comités de la majorité, qui proposent la désignation de la rédaction par le comité central. Lénine n'est pas d'accord : pour établir un centre unique, il faudrait que la situation de fait qui a imposé la dualité des centres en 1903 soit remise en cause. Certes, en février 1905, les organisations spécifiquement russes ont infiniment gagné en vitalité. Mais si l'autocratie est faible, son système policier reste en place. Il faut maintenir la rédaction à l'étranger jusqu'à sa chute. Dans ces conditions, parler de centre unique, c'est se payer de mots.

*En réalité, en pratique, la différence des conditions géographiques, politiques, des conditions de travail continuera à déterminer (jusqu'à la chute de l'autocratie) l'existence dans notre parti de deux centres.* (« Modification de l'article des statuts concernant les organes centraux », février 1905, t. 8, p. 196)

Lénine fut battu. Il le fut avec bonne grâce. Il était tellement convaincu du caractère formel de toute mesure visant à rétablir un seul centre qu'il s'inclina autant par indifférence que par discipline devant le verdict du congrès. Dans son intervention du 21 avril, au mécontentement des « Russes pur-sang », il oppose l'humour. Il accorde volontiers que, dans la presse :

*La prédominance décisive des militants agissant en Russie sur ceux de l'étranger est assurée.* (« Communiqué sur le 3<sup>e</sup> congrès du POSDR », t. 8, 27 avril 1905, p. 440)

De fait, jusqu'en 1917 -sauf pendant la révolution de 1905- les conditions ont continué d'imposer le dualisme des centres comme Lénine l'avait prévu.

Revenons au 2<sup>e</sup> congrès. Lénine ne compte pas seulement sur les statuts pour instaurer de nouveaux rapports entre le parti et le journal. Il veut aussi renouveler la rédaction. Cette mesure n'a rien d'un désaveu. Elle est le signe que l'ancien « cercle rédactionnel » constitué empiriquement au hasard des exils est devenu un « organisme du parti », un « collège de dirigeants politiques ». Il faut pour cela éliminer définitivement de la rédaction tout ce qui l'apparente à un cercle de littérateurs : l'esprit de chapelle, le manque de rigueur dans les principes. Il faut que les journalistes soient de véritables fonctionnaires du parti et moins des hommes de lettres que des militants. C'est pourquoi le congrès, formé des dirigeants du travail pratique, doit désigner de nouveaux rédacteurs. Ultérieurement, la rédaction se renouvelera par cooptation, mais le comité central a droit de regard : son veto empêche toute cooptation. Unanime, il impose un candidat, même si deux membres de la rédaction s'y opposent.

Ce projet fut discuté alors que la scission entre bolcheviks et menchéviks était patente et que les adversaires de Lénine, d'abord majoritaires, s'étaient trouvés, par le départ des délégués du Bund, en minorité. Le renouvellement devant se faire à la proportionnelle, on comprend que ceux-ci aient combattu le projet. Ils auraient préféré conserver l'ancienne rédaction qui les surreprésentait. Pour la défendre, ils arguaient que ses mérites éminents lui assureraient une quasi-inviolabilité et que c'était bien mal reconnaître les services de ses membres que de leur donner leur congé.

*Le congrès, voyez-vous, n'a le droit ni moral, ni politique, de remanier la rédaction. C'est une question trop épineuse.* (Lénine rapportant les propos de Trotsky dans « Un pas en avant, deux pas en arrière » mai 1904, t. 7, p. 328)

Cet argument est pour Lénine la preuve d'une méconnaissance de la nécessité du moment : alors qu'il s'agit de désigner des fonctionnaires pour un organe du parti, la minorité défend ses intérêts de cercle. C'est là une faute politique. C'est aussi une atteinte à l'éthique du parti. Il faut éliminer de la rédaction toutes les considérations sur le risque de vexer untel, de l'offenser, etc. C'est le début d'une lutte acharnée de Lénine contre les « mœurs journalistiques ».

L'insertion de l'organe central dans les institutions du parti ne signifie pas la fin de son rôle d'animateur politique. Le journal ne se borne pas à reproduire

des débats qui ont lieu au comité central. Il continu d'être le lieu privilégié où s'élabore collectivement la ligne du parti. L'avis de publication du journal *Vperiod* le souligne en des termes soigneusement pesés (Lénine le fit recommencer trois fois à Lounatcharski) :

*Notre organe directeur doit être en rapport étroit avec le parti, en liaison indissoluble avec le mouvement du prolétariat. Il doit aller de l'avant, éclairer la voie, mettre en garde contre les faux pas. Il ne peut s'acquitter de cette mission que s'il est le résultat de l'œuvre collective du parti.*

Cette fonction s'exerce tout particulièrement lors de la préparation des congrès. Plus que jamais, le journal doit faire la synthèse de la vie du parti et dégager une ligne que le congrès fixera par ses résolutions. Il n'y a pas de bulletin intérieur, à cette époque. Les polémiques sont publiques et Lénine souhaite qu'elles le soient.

*Loin de bannir de nos colonnes la polémique entre camarades, nous entendons au contraire, lui réserver une très large place. (« Projet de déclaration de la rédaction de l'Iskra et de la Zaria », 1900, t. 4, p. 340)*

Il ne cesse, à la fin du 2<sup>e</sup> congrès, d'inviter la minorité à s'exprimer dans la presse : elle a refusé de collaborer au comité de rédaction renouvelée selon le projet de Lénine. Il s'en étonne dans une lettre .

*Une irritation personnelle ne doit évidemment pas servir d'obstacle au travail dans l'organe central du parti... Si votre refus a été provoqué par telle ou telle divergence entre nous... nous souhaiterions que le caractère et la profondeur de ces divergences soient élucidés au plus vite devant l'ensemble du parti dans les colonnes de publications rédigées par nous. (« Lettre à Martov », 6 octobre 1903, t. 34, p. 178)*

Devant l'échec de sa proposition, il se décide à faire « *le maximum de concessions pratiques possibles* » : laissant l'organe central à la minorité, il se retire avec armes et bagages au comité central. Il faut, par son départ de la rédaction, laisser intactes les chances d'une polémique ouverte.

*Il est temps de briser résolument avec les traditions du sectarisme de cercle et, dans un parti qui s'appuie sur les masses de formuler résolument le mot d'ordre : davantage de lumière, que le parti sache tout, qu'il dispose de toute, absolument toute, la documentation nécessaire pour juger de tout désaccord. (« Lettre à la rédaction de l'Iskra », 25 novembre 1903, t. 7, p. 115)*

Cet appel fut sans effet. Après plusieurs autres tentatives de conciliation, Lénine finit par lancer son propre organe, *Vperiod*, en janvier 1905.

*Nous avons pris cette arme après avoir essayé au cours de l'année absolument tous les moyens plus simples, moins couteux pour le parti, plus conformes aux intérêts du mouvement ouvrier. (« Lettre aux camarades », 19 novembre 1904, t. 7, p. 549)*

Ces événements nous montrent qu'à cette époque Lénine était partisan de

l'expression publique des tendances dans l'organe central et qu'il admettait même -comme solution ultime- la publication d'un organe fractionnel.

La dépendance du journal, condition indispensable de l'unité du parti n'est donc pas une soumission aveugle. Autant en considération du rôle fondamental qu'il a joué dans sa création que de la nécessité d'assurer par son canal une vie démocratique, il garde de larges pouvoirs.

## Le centralisme démocratique et l'organe central

L'organe central est le centre idéologique du parti. Tel est l'acquis dominant des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> congrès. Une question se pose : comment peut-il pratiquement assumer ce rôle ? Autrement dit : comment la ligne du parti s'élabore-t-elle collectivement dans l'organe central ?

Cette question s'est posée tout particulièrement en 1904-1905. La montée des luttes stimulait alors en Russie le désir de faire entendre sa voix dans le journal.

Les militants des comités, qui, depuis le lancement de l'*Iskra*, ne cessaient de reprocher plus ou moins clairement à Lénine de s'être quelque peu mis à l'abri à l'étranger, et qui, au 3<sup>e</sup> congrès, avaient fait entendre leur première protestation organisée par la voix du bureau des comités de la majorité sur la question des deux centres, manifestaient une franche exaspération en cette veille de révolution. Selon Walter (*Lénine*, p. 51), Bogdanov, chargé de la diffusion en Russie, visait à renforcer le comité central et à faire de Lénine un simple auxiliaire idéologique, sinon à prendre sa place comme chef du parti.

Ces « komiteciki » [comitards] disaient que l'organe central s'était complètement coupé des militants du parti et n'assurait pas de liaison idéologique effective. Ils préconisaient la multiplication des « organes intermédiaires » (journaux locaux) et reprenaient en leur faveur certains des arguments des économistes en 1900 tel que « l'intérêt local » ou « le caractère vivant » des publications locales. Un incident significatif se produisit en septembre 1905 : l'un des animateurs du comité de Saint-Petersbourg, Miamline, proposait de créer deux organes centraux, l'un à l'étranger, l'autre à Peter. C'est là un désir cher à cette ville, consciente de son rôle historique, puisqu'en 1917 encore, Lénine dut dissuader le comité de Saint-Petersbourg de créer un journal local. Lénine ne niait pas la coupure. Mais il analysait tout autrement ses causes et les moyens de lui porter remède. Il fit une mise au point en septembre 1905 dans une lettre de la rédaction. Il insista pour qu'elle soit lue partout.

*Nous vous prions instamment de soumettre la présente lettre à l'examen de toutes les organisations et de tous les cercles du parti, jusqu'à la base et sans exception.* (« Lettre de la rédaction de l'organe central du POSDR », septembre 1905, t. 9, p. 298)

C'est dire qu'il en appelait aux militants de la base contre les « comitards ». Il réaffirme vigoureusement le principe du centralisme : les journaux locaux ne

doivent pas entrer en dissonance avec l'organe central, surtout dans la situation actuelle.

*Ce qui importe surtout, à l'heure présente, c'est l'unité des mots d'ordre.* (p. 298)

La tâche des journaux locaux est de reprendre les mots d'ordre de l'organe central, en les popularisant et en les adaptant aux conditions locales.

*L'organe central parvient en retard et en quantités restreintes. Il faut reproduire plus fréquemment dans les feuilles locales les articles et information de l'organe central ; reformuler plus souvent de manière accessible les mots d'ordre (et les articles) de l'organe central sans hésiter au besoin à les compléter, modifier, abréger, etc. car vous savez mieux ce qu'il vous faut, et tout ce que publie le parti appartient au parti tout entier.* (p. 297)

Cette consigne vaut pour l'ensemble de la presse du parti dont nous savons que Lénine la considérait comme l'articulation des divers moyens de la propagande et de l'agitation.

Ce n'est pas la petite fronde des journaux locaux qui peut raviver les liens entre l'organe central et les masses. Le bon moyen d'élaborer démocratiquement la ligne du parti dans la presse, c'est la participation directe des militants de base.

*Notre isolement résulte dans une certaine mesure des rapports trop rares et trop irréguliers qui existent entre l'organe central et la masse des militants sociaux-démocrates de base.* (p. 297)

Le moyen pratique de cette collaboration, ce sont les correspondances. Un journal doit être formé d'un noyau de rédacteurs professionnels entourés par une nébuleuse de correspondants.

*Un organe sera vivant et viable lorsque pour cinq publicistes dirigeant et écrivant de façon régulière, il y aura cinq cents, cinq mille collaborateurs qui ne seront point des écrivains.* (« Lettre aux camarades », 29 novembre 1904, t. 7, p. 550)

C'est là une des idées les plus chères de Lénine, déjà exprimée avant 1900, maintes fois reprise ensuite. Il faut arriver à ce que chaque militant considère le journal comme le sien propre afin d'éviter toute relation à sens unique de « l'écrivain » à son « lecteur ». Cette exigence suppose le renversement de l'attitude traditionnelle qui se résume par le précepte : « *A eux d'écrire, à nous de lire* ». Et ce n'est pas une mince affaire que d'obtenir ce changement des mentalités. L'insistance de Lénine est à la mesure de l'entêtement tenace qu'il rencontre.

*Une longue expérience m'a appris que, dans une telle affaire, les Russes sont terriblement, impardonnablement, incroyablement, récalcitrants.* (« Lettre à Bogdanov », 10 janvier 1905, t. 8, p. 36)

Ce ne sont pas tant les correspondances au sens journalistique, véritables articles sur un évènement local ou un secteur d'activité, dont manque Lénine, mais les simples lettres de militants.

*Il faut que le plus grand nombre possible de militants du parti corresponde avec nous ; je dis bien : corresponde, dans le sens habituel et non littéraire du mot.* (« Lettre aux camarades », 29 novembre 1904, t. 7, p. 550)

Il ne doit s'agir ni d'un « rapport » bureaucratique ni d'un exercice littéraire bien léché, mais d'une correspondance « *entre camarades, tout simplement* ». Le correspondant doit avoir pour but de renseigner, de fournir une documentation brute, prise sur le vif, aussi peu élaborée que possible.

*Le centre de gravité, ici, ce sont les faits nouveaux, les impressions fraîches, des documents spéciaux, introuvables à l'étranger et non des commentaires et réflexions sociaux-démocrates.* (« Lettre à Bogdanov », 10 janvier 1905, t. 8, p. 38)

Par exemple, des articles sur la vie quotidienne, des extraits et des citations d'ouvrages spécialisés, introuvables en Russie (statistiques, médicaux, militaires), des réactions personnelles à tel ou tel mot d'ordre. Il ne faut aux rédacteurs qu'un peu de vivacité, de fraîcheur. Ce sont les qualités que Lénine apprécie le plus dans une correspondance.

*Il y cherchait une pensée vigoureuse, une pensée vivante, claire, une étincelle de talent, des faits intéressants. S'il le trouvait, il ne ménageait ni son temps, ni sa peine pour mettre au point l'article, pour s'entretenir ou correspondre avec son auteur.* (Viatchéslav Karpinski, *Lénine tel qu'il fut*, Progrès, t. 1, p. 182)

Dans ce domaine, il ne saurait y avoir de centralisme.

*Autant l'unité est obligatoire dans l'action, autant elle porte à faux quand il s'agit de l'information en général, de la correspondance.* (« Lettres aux camarades », t. 7, p. 552)

C'est la faute majeure des comitards que d'étouffer les initiatives de la base. Lénine proteste contre l'habitude de centraliser les correspondances au secrétariat des comités locaux : « *Rien de plus néfaste qu'un tel monopole* ». Il recherche d'autres interlocuteurs que les militants expérimentés dont la vision des choses perd en spontanéité.

*Il règne parmi nous une espèce de crainte stupide, petite-bourgeoise, routinière, de la jeunesse.* (« Lettre à Goussev », 15 novembre 1905, t. 34, p. 308)

À bas les vieilles habitudes de respect hiérarchique et de paperasserie ! Il faut former des comités de jeunes sympathisants, leur permettre d'éditer des tracts et de correspondre librement avec la rédaction. Toute une lettre d'instruction à Bogdanov et Goussev est rédigée dans ce sens le 11 février 1905.

La centralisation de correspondances est en outre dangereuse. Les militants risquent d'être déroutés par l'arrestation de leur supérieur immédiat et d'interrompre les relations avec le centre. Aussi, ne faut-il pas faire de vains secrets : que chaque militant ait l'adresse de *Vperiod* à l'étranger, qu'il s'abonne person-

nellement et qu'il écrive directement (voir « Lettre à Bogdanov », 10 janvier 1905, t. 8, p. 37). Utiliser la poste officielle au lieu des sinueux itinéraires bureaucratiques, c'est assurer des relations bien meilleures, bien plus rapides et bien plus sûres, car aucune police ne peut contrôler la totalité du courrier.

## L'organe central et la crise révolutionnaire

Nous avons achevé l'examen des principes directeurs de la presse bolchevique avant la révolution :

- variété des modalités de l'agitation et de la propagande,
- rigoureuse unité d'inspiration assurée par l'organe central,
- dualisme temporaire des centres,
- importance des correspondances.

Nous voudrions montrer maintenant ces principes en action. Pour cela, nous prendrons pour point de départ la définition que donne Lénine de la révolution ou de la crise révolutionnaire.

*Une succession rapide d'explosions plus ou moins violentes, alternant avec des phases d'accalmie plus ou moins profonde.* (« Que faire ? », 1902, t. 5, p. 538).

Il s'agit donc d'une lutte longue, aux rythmes inégaux. Nous savons que la presse a les reins solides et que c'est sa souplesse qui en fait un si bon organisateur. Elle convient à toutes les phases de la lutte, les plus calmes comme les plus explosives. Encore faut-il opérer les mutations nécessaires.

Les solutions adoptées ne sont pas en rupture avec les principes : elles en sont l'expression concrète. Nous l'avons déjà pressenti lorsque nous expliquions pourquoi Lénine considérait la dualité des centres comme le maximum de centralisme possible concrètement. C'est dire que nous allons aborder des questions de tactique.

Presque toutes gravitent autour du problème de la légalité. Pour Lénine, la clandestinité est une contrainte, elle n'est pas un principe. Il faut dans toute la mesure du possible combiner les formes de lutte légale et illégale. Le problème consiste à savoir apprécier les moments où la presse peut entrer dans la légalité sans risquer de sanction policière immédiate, moment où l'autocratie, pressée par le mouvement de protestation, doit faire quelques ouvertures libérales : en 1905, après le manifeste du 17 octobre (création de *Novaja Jizn*), après les lois « libérales » de 1910 (création de *Zvezda* et de *Nevskaya Zvezda*) et pendant la montée des luttes qui suivit (*Sotsialdemokrat* et *Pravda* en avril 1912). Mais Lénine a conscience des limites de la légalité.

*Nous savons combien cette « légalité » est fragile, nous n'oublierons pas les leçons de l'histoire sur la portée de la presse illégale.* (« Nos tâches », 22 avril 1914, t. 36, p. 275)



Rien ne l'écoeure plus que l'opportunisme des légalistes à tout prix. Ce qu'il veut, c'est jouer avec les lois de la bourgeoisie tant qu'il est possible, en étant toujours prêt à rentrer dans l'illégalité : après l'interdiction de la *Novaja Jizn* et la succession heurtée de quelques publications légales éphémères (*Volna*, *Vperiod*, *Ekho*), il reprend en 1908 la publication illégale de *Proletari*.

*Mon expérience depuis Londres [où se déroula le 5<sup>e</sup> congrès du POSDR, mai 1907, dans une période de reflux] m'a convaincu qu'on ne peut créer maintenant de littérature légale systématique. Le parti a besoin maintenant d'un organe politique paraissant régulièrement, menant avec mesure et fermeté une politique de lutte contre la désagrégation et le découragement, un organe de parti, un organe politique.* (« Lettre à Gorki », 7 novembre 1908, t. 34, p. 394)

Généralement, la solution adoptée dans les phases de répression larvée est de coupler un organe central clandestin à l'étranger et un journal de masse en Russie tantôt légal, tantôt illégal selon le moment (*Sotsial-demokrat* et *Pravda* après 1912).

À cette question, se rattache très étroitement celle du lieu de publication. Si Lénine associe illégalité et étranger, il associe aussi légalité et Russie.

*L'importance de l'étranger décroît de présent d'heure en heure, et c'est inévitable.* (« Lettre à Essen », 26 octobre 1905, t. 34, p. 374)

De même pour la diversité et la périodicité des publications : législation assouplie, montée du mouvement de masse signifient périodicité plus grande : l'hebdomadaire *Zvezda* paraît deux fois par semaine (janvier 1912) puis trois (mars); le quotidien *Pravda* lui succède. Les publications se diversifient : en 1910, Lénine a au moins trois projets en perspective (*Rabotchaïa Gazeta*, *Zvezda*, *Mysl*).

Enfin, la question de la création d'un journal de masse se pose en termes analogues : au 3<sup>e</sup> congrès, (1903) au moment de la publication de *Vperiod* (1904), Lénine est contre. En 1910-1912, il est pour. Ses arguments, au cours des deux premières polémiques, sont de réalisme politique : un tel organe devrait être publié en Russie, ce qui est -pour des raisons longuement exposées- impossible alors. Il risque surtout d'être prématuré : un parti à peine sorti de l'économisme court de grands risques à dissocier organe central et organe de masse, car le divorce évité de justesse entre la « *chronique du mouvement ouvrier* » et « *le socialisme* » pourrait ressurgir avec le dualisme des périodiques.

*Nous sommes très sceptiques quant à l'idée d'un journal ouvrier (populaire) distinct de l'organe commun, dirigeant, littéraire ; nous voudrions qu'un journal social-démocrate soit l'organe de tout le mouvement, que le journal ouvrier et le journal social-démocrate ne fassent qu'un.* (« Lettre aux camarades », 29 novembre 1904, t. 7, p. 553)

Un journal de masse ne se conçoit que dans une période où la classe ouvrière est suffisamment mure, suffisamment combattive pour impulser son propre journal sans en faire un florilège d'échos d'entreprise. Tel est le cas en 1910-1912.

À la lumière de ces solutions tactiques, nous pouvons comprendre les visages de la presse dans la crise révolutionnaire. À chaque phase correspond une tâche (agitation, propagande, organisation) dominante, un interlocuteur (avant-garde, classe, masses) prioritaire, un type de presse (brochure, journal, tract) particulièrement adéquat.

La première période est celle de la préparation de la révolution par la propagande et l'organisation. Dans ces années (1899-1902), Lénine se préoccupe surtout de former des cadres révolutionnaires. Il s'adresse en priorité à des militants. Ces conditions rendent inadéquate une presse purement agitative, de type économiste, par tracts, feuilles volantes ou journaux locaux éparpillés. Elles interdisent aussi une presse lançant prématurément des appels à l'insurrection. L'insurrection n'est alors qu'un horizon, un thème de propagande, non d'agitation.

*La sociale-démocratie révolutionnaire condamna le putschisme et les cris de « à l'assaut ! » car l'intervention directe des masses était encore à venir. Elle formula sans ambages le mot d'ordre d'insurrection armée du peuple entier, non pas dans le sens d'un appel direct, mais comme une conclusion nécessaire, comme une propagande. (« Deux tactiques », t. 9, p. 66-67)*

Les tracts iskristes du 1<sup>er</sup> mai 1901 n'appellent pas à manifester et Lénine s'inquiète.

*La Feuille de l'Iskra est assez prudente pour l'appel direct, à moins que vous ne trouviez même cela dangereux ? (« Lettre à Plekhanov », 21 avril 1901, t. 36, p. 65)*

Dans cette période de préparation éloignée, psychologique, de la révolution, le but premier est d'ébranler l'autocratie, de provoquer une crise de confiance. Aussi, sans galvauder pour autant les principes socialistes, faut-il s'adresser d'une façon générale à toutes les victimes du régime, intellectuels, écoliers, soldats. À ces buts, correspond le mieux le couple revue-journal (*Iskra-Zaria*).

Pourquoi une revue ? Pour approfondir certains thèmes, pour éclairer certains points de théorie, mais en aucune façon pour y traiter de sujets réservés, lus par les *intellectuels* du parti, tandis que le journal, purement agitative, serait laissé aux ouvriers.

*Quant à la répartition de ces thèmes et questions entre la revue et le journal, elle sera déterminée uniquement par la différence de volume de ces publications, ainsi que par leur différence de caractère : la revue doit servir surtout à la propagande, le journal à l'agitation. Mais il faut que la revue comme le journal reflète tous les aspects du mouvement. (« Projet de déclaration de la rédaction de l'Iskra et de la Zaria », 1900, t. 4, p. 337)*

Quant au journal, il assure prioritairement l'organisation du parti ouvrier et son éducation, mais il sait, par des caricatures politiques dans l'esprit des

revues satiriques, par des suppléments spéciaux particulièrement incisifs, assurer une propagande démocratique générale et rallier au passage tous « *les alliés fortuits et temporaires* » de la classe ouvrière.

À partir de 1903, tout change.

*Alors les mots d'ordre agitation de masse au lieu d'actions armées, préparation des conditions sociales et psychologiques nécessaires à l'insurrection étaient les seuls mots d'ordre correct de la sociale-démocratie révolutionnaire. Maintenant, ces mots d'ordre sont dépassés par les événements.* (« Deux tactiques », t. 9, p. 67)

Dans la montée révolutionnaire qui s'annonce, il faut réagir vite, reconvertir la presse, substituer à une propagande générale des mots d'ordre tactiques au contenu extrêmement précis. Il ne faut plus dire : « *Vive la Révolution* », car ce mot est galvaudé et repris même par une large fraction de la bourgeoisie. Il faut dire : « *Vive la dictature révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie* », car ce mot d'ordre est une indication précise de la manière dont on entend prendre le pouvoir. La presse ne doit plus véhiculer de grandes vérités mais être un guide pour l'action qui s'annonce.

*Le révolutionnisme vulgaire ne comprend pas que la parole, elle aussi, est un acte. Lorsque la guerre civile a commencé, se contenter comme autrefois de la parole sans formuler le mot d'ordre net du passage à l'action », esquisser l'action en invoquant les « conditions psychologiques » et la « propagande » en général, c'est verser dans la théorie morte et stérile, dans la casuistique, ou livrer la révolution et la trahir.* (p. 66)

La presse doit alors se diversifier de façon à atteindre l'ensemble de la classe ouvrière. C'est le moment de créer un journal ouvrier, de rentrer en Russie et de légaliser les publications. Ainsi se prépare la presse des jours d'insurrection dont 1905 est le premier et fugitif exemple.

La période qui suit est complexe : il y a un repli, un retour à une conception essentiellement propagandiste et organisatrice de la presse, matérialisé par le repli du *Proletarii* à l'étranger en 1907. Mais le mouvement ouvrier n'est plus si neuf. Le journal ne s'adresse pas, comme en 1900, au petit noyau initial de militants. Les couches sociales ont révélé dans la lutte leurs intérêts antagoniques. Il n'est plus question de s'adresser indistinctement à tous les démocrates. La création d'un journal ouvrier est donc encore à l'ordre du jour, mais il faut compter avec les conséquences de la défaite et attendre 1910 pour que ce projet s'ébauche (*Zvezda*) et 1912 pour qu'il soit vraiment réalisé avec le lancement de *Pravda*.

C'est le journal des ouvriers, le journal de la classe. Il se démarque nettement de la bourgeoisie en organisant son propre financement. À la différence des journaux « *liquidateurs* » (*Loutch*) qui sont alors la cible de Lénine, *Pravda* est financée presque exclusivement par des ouvriers. Le bilan des collectes paraît régulièrement : il fait la preuve du caractère de classe du journal.

*Pour un marxiste et un démocrate conséquent, un journal est important en tant qu'organe d'éducation et de rassemblement des classes qui sont*

*effectivement à l'avant-garde. Il ne nous est pas indifférent de savoir où et comment se vend notre journal. (« Quelques mots à propos de bilans et de faits », 23 avril 1913, t. 19, p. 54)*

Le journal ouvrier est l'affaire des ouvriers. Tel est le sens de cette publicité financière absolue. Tel est le sens de numéros spéciaux comme le n° 67 où l'on voit, à côté des comptes rendus de collectes, ces articles : « Que faut-il écrire dans un journal ouvrier ? », « Comment est fait notre journal ? » avec des photographies de tous les stades de la composition et de l'impression et la photocopie d'une maquette.

Journal ouvrier aussi par son caractère populaire : un journal qui élève le niveau de conscience, sans pour autant se couper des préoccupations immédiates de ses lecteurs. Nous en donnerons pour preuve la composition extrêmement équilibrée du journal -à peu près constante- entre 1912 et 1914 [date de l'interdiction définitive de *Pravda*]

- En page un, l'éditorial, article de fond écrit par un dirigeant du parti sur les axes fondamentaux de sa politique ; les gros titres, les exclamations, les poésies popularisent ces grands thèmes de la propagande.
- La page deux est une page d'actualité (manifestations, compte rendu de l'activité de la fraction bolchevique à la douma, articles de politique étrangère surtout à partir de 1914). Le bas de la page est souvent un long article théorique, paraissant en plusieurs jours, en feuilleton : ainsi, l'allègement de la difficulté ne se fait pas au prix d'abréviations et de simplifications.
- La page trois est presque entièrement occupée par les correspondances : lettres d'ouvriers, de villes, de comités, télégrammes, chroniques, comptes rendus du mouvement ouvrier. C'est la page de la vie militante et des luttes quotidiennes.
- La page quatre est plus indifférenciée comme le sont très souvent les dernières pages (dernières nouvelles, fins d'articles...).

Le journal ouvrier doit aussi s'adapter aux diverses catégories de lecteurs : en 1914, Lénine conseille de créer un supplément intersyndical, des suppléments régionaux « *consacrés aux mouvements des différentes nationalités de Russie* », d'étoffer la rubrique étrangère et de créer une *Pravda* du soir à un kopeck, afin d'élargir la propagande révolutionnaire à la masse des ouvriers.

*Sous sa forme actuelle, « Pravda » est indispensable pour un ouvrier conscient, mais elle est trop chère, trop difficile, trop volumineuse pour l'ouvrier du rang, l'homme de la masse, pour ceux qui représentent les millions d'hommes non encore entraînés dans le mouvement. (« Nos tâches », 22 avril 1914, t. 36, p. 275)*

Ces projets sont une magnifique illustration des idées que Lénine énonçait dès 1899. En ces années 1912-1914, se réalise en grande partie le système de presse envisagé dès le début : il y a un organe central illégal à l'étranger (*Sotsial-demokrat*), un journal ouvrier largement diffusé (*Pravda*) tantôt

légal tantôt illégal, des organes légaux régionaux, une revue théorique légale (*Prosvescenje*) et tout un matériel d'agitation (tracts, brochures) légal ou illégal selon les circonstances et le contenu.

La guerre désorganisa de fond en comble ce système. La presse bolchevique, de nouveau confinée à l'étranger, se réduisit à son organe central. Tout au plus des bolcheviks isolés impulsaient-ils des publications locales ou des bulletins et tracts d'agitation dans l'armée. Mais ils n'étaient pas reliés au centre. La presse bolchevique avait perdu, de ce fait, l'essentiel de ses capacités organisationnelles.

En 1917, il fallut improviser. Mais on n'improvisa pas sans principes : d'une façon générale, en pleine insurrection, le temps n'est plus à la presse. On connaît la phrase de Marx : « *L'arme de la critique fait place à la critique des armes* » [*Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1843]. Toutefois, Lénine ne conclut pas à sa complète inutilité.

*Pendant une révolution, assurer la direction par des entretiens de vive voix, des rencontres personnelles, c'est le comble de l'utopie. Il faut assurer la direction publiquement.* (« Lettre au comité central du POSDR », 11 juillet 1905, t. 34, p. 325)

Ce texte de 1905 vaut aussi pour 1917. La presse joue un rôle limité mais important de liaison. C'est pourquoi Lénine prend en main, le 5 avril 1917, la rédaction de *Pravda* (reparue le 5 mars) et en fait l'état-major de l'insurrection, conformément aux plans établis depuis presque vingt ans.

Cette date marque la coupure entre deux âges de la presse. Pendant toute l'avant-révolution, elle permit, par sa souplesse, d'explicitier le mécontentement général, de coordonner les forces militantes et de les préparer à l'assaut, maintenant s'ouvraient d'autres tâches.

## PRESSE ET SOCIÉTÉ DE TRANSITION

### Une presse nouvelle

La révolution, en faisant tomber l'autocratie, a mis fin aux anomalies qui pesaient sur le parti : il était temps de revenir sur les distorsions qu'entraînait la clandestinité. De plus, entre février et octobre, le Parti bolchevik devint hégémonique, Le problème de son attitude vis-à-vis des publications des autres partis ne pouvait manquer de se poser.

Lénine pose les problèmes théoriques qui sont liés à cette situation nouvelle : celui d'un réajustement institutionnel de la presse, lié à sa légalisation, celui des publications non bolcheviques.

Dès 1905, il analysait les changements que la révolution en cours devait produire dans la presse du parti : en novembre, il constatait que le rapport de forces basculait en faveur des révolutionnaires et en donnait pour preuve l'impuissance de la censure. L'ancien pouvoir n'avait pas disparu, mais il n'imposait déjà plus sa loi. Il caractérisait cette période comme celle d'un «  *brusque passage à des formes ouvertes d'organisation* ». Et ce passage avait pour conséquence la possibilité pour le parti de contrôler sans exception toutes ses publications.





*Toute la presse illégale était une presse de parti. Toute la presse légale était hors-parti, parce que les partis étaient interdits, mais elle gravitait autour de tel ou tel parti. Il s'ensuivait des unions monstrueuses, des promiscuités anormales, de fausses enseignes... La moitié de la révolution accomplie nous oblige tous à nous remettre immédiatement à la besogne pour réorganiser les choses : la littérature peut être maintenant, pour les neuf dixièmes, une littérature de parti. (« L'organisation du parti et la littérature du parti », 13 novembre 1905, t. 10, p. 37-40)*

Cette analyse vaut à fortiori pour 1917. La presse devient alors partie intégrante du travail du parti. Aucune dérogation, aucune exception (comme des publications autonomes se contentant d'une référence idéologique vague, articles « ésopiens » dans la presse bourgeoise) ne sont tolérables.

Nous extrapolons volontairement de 1905 à 1917. En 1905, Lénine a eu le loisir d'exprimer sa vision théorique dans l'article-manifeste « L'organisation du parti et la littérature du parti ». En 1917, il menait d'autres batailles, y compris au sein de son propre parti, au sein même de la *Pravda*, à propos des *Thèses d'avril* [« Les tâches du prolétariat dans la présente révolution », t. 24, p. 11-16] . Il n'a pas laissé d'article théorique sur la presse en ces journées de lutte.

Étudions les conséquences de ce changement en ce qui concerne l'organe central. La plus importante est la fin du dualisme des centres. Sa justification ne subsiste pas puisqu'elle était liée à la clandestinité. L'organe central devient une des organisations du parti, sous le contrôle du comité central qui en est l'exécutif et sous l'autorité souveraine du congrès. Il perd l'importance exorbitante qui s'expliquait par la nécessité d'avoir un centre idéologique stable. Il rentre en quelque sorte dans le rang. Lénine, cesse d'être exclusivement rédacteur en chef. C'est le signe que le centre effectif du parti est maintenant ailleurs.

Mais l'organe central n'en conserve pas moins sa spécificité. Il continue d'être l'agent de liaison, de confrontation, l'organisateur. Il garde son rôle d'animateur du parti. Il contribue à l'application du centralisme démocratique. Il publie et commente les décisions du comité central. Il est le lieu du débat démocratique : correspondances ouvrières et paysannes, tribunes de discussion avant les congrès, ouverture du journal aux correspondants sans parti.

Les autres périodiques du Parti bolchevik sont soumis aux mêmes conséquences que l'organe central.

*Les journaux doivent devenir les organes des différentes organisations du parti. Les écrivains doivent absolument rejoindre les organisations du parti. Les maisons d'édition et les dépôts, les magasins et les salles de lecture, les bibliothèques et les diverses librairies doivent devenir des entreprises du parti soumises à son contrôle. Le prolétariat socialiste organisé doit surveiller toute cette activité, la contrôler à fond...*



(« L'organisation du parti et la littérature du parti », 13 novembre 1905, t. 10, p. 39)

Revenons sur ces points. Les journaux sont rattachés à des organismes précis : *Pravda* est l'organe central ; *Ekonomitceskaïa Jizn'* créé en novembre 1918 est l'organe du Conseil supérieur de l'économie nationale et des commissaires du peuple pour les questions économiques. *Bjed'nota*, créé le 27 mars 1918, est un quotidien du comité central. En ce qui concerne les écrivains [au sens de rédacteurs], nous avons déjà souligné les exigences de Lénine. Il y ajoute l'obligation d'appartenir à une organisation du parti. Le rédacteur en chef est choisi par le parti sur des critères militants. Toute l'infrastructure matérielle dépend du parti. Nous reparlerons de la nationalisation des imprimeries et des stocks de papier. L'agence de presse (TASS), la maison d'édition (PRIVOI), la diffusion (TSOURK) étaient autant d'organisations du parti.

À tous les niveaux, le contrôle du parti s'exerce. Il a pour critères le programme du parti, les résolutions sur la tactique du parti et ses statuts et l'expérience de la sociale-démocratie internationale. Le moyen de ce contrôle, c'est l'épuration périodique.

*Toute association libre (y compris le parti) est libre aussi de chasser les membres qui, à l'abri de l'enseigne du parti, prêcheraient des idées hostiles à ce dernier.* (« L'organisation du parti et la littérature du parti », 13 novembre 1905, t. 10, p. 40)

Lénine définit l'esprit dans lequel ces mesures doivent être prises : il faut équilibrer deux nécessités contradictoires : l'unité du parti et la liberté de l'écrivain.

*Il est indiscutable que la littérature se prête moins que toutes choses à une égalisation mécanique, à un nivèlement, à une domination de la majorité sur la minorité.* (p. 39)

Il en est de même pour la façon dont Lénine a envisagé les publications non bolcheviques. Avant la révolution, il y avait en quelque sorte deux définitions. L'une était mise en avant pour exiger la légalisation de toutes les publications clandestines ; c'était la revendication démocratique de « liberté de la presse ». L'autre était la démystification de la première, l'explication de son caractère abstrait dans le capitalisme.

*Les capitalistes appellent « liberté de la presse » la suppression de la censure et la possibilité pour tous les partis d'éditer des journaux à leur gré. En réalité, c'est la liberté pour les riches, de berner, de pervertir, de mystifier systématiquement, sans arrêt, quotidiennement, à des millions d'exemplaires, les pauvres, les masses populaires exploitées et opprimées.* (« Comment assurer le succès de l'assemblée constituante ? », 28 septembre 1917, t. 25, p. 409)

En 1917, les sociaux-démocrates furent unanimes pour proclamer la liberté de la presse. Mais, selon qu'ils considéraient la révolution de février comme une révolution bourgeoise ou une amorce de révolution socialiste ils lui donnaient

un sens différent. Pour les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, la révolution est démocratique et doit donc autoriser toutes les publications. Lénine en appelle à la réalité ; les journaux prolétariens « libres » sont persécutés par les journaux bourgeois avec l'accord tacite du gouvernement provisoire : en avril, campagne de diffamation et de calomnie contre les bolcheviks. En juillet, raid des élèves-officiers contre les locaux de *Pravda*.

[Le 12 juillet, les ministères de l'intérieur et de la guerre s'arrogent par décret le droit de suspendre n'importe quelle publication appelant à l'insubordination, à la désertion ou à la guerre civile<sup>18</sup>. À la fin du mois, la censure militaire, qui avait subsisté de facto, est officiellement restaurée sur les publications et les correspondances privées dans les mêmes cadres institutionnels qu'en 1914... L'historien Boris Kolonitskiï a comptabilisé le tirage cumulé de brochures publiées entre mars et juin 1917 à Petrograd : 11 millions d'exemplaires sont issus des partis de la droite parlementaire, 3 millions des constitutionnels-démocrates (PKD), un peu plus de 5 millions des socialistes modérés et 1 million imprimées par les bolcheviks (voir Guichard, « Les usages révolutionnaires de la liberté de la presse », *Siècles* n° 27, 2008)]

Les journaux de la réaction ont, par la publicité, un avantage financier exorbitant, si bien que leur tirage ne correspond aucunement à leur audience. En conséquence, du point de vue d'une démocratie réelle et non point formelle, il n'y a pas liberté de la presse, car cette liberté n'existe que lorsque toutes les opinions de tous les citoyens peuvent être librement exprimées. Lénine propose donc, en premier lieu, le monopole par l'État des annonces privées.

*Si l'on éditait de grands journaux soviétiques auxquels serait réservés toute la publicité, il deviendrait parfaitement possible d'assurer à un nombre beaucoup plus élevé de citoyens, par exemple à chaque groupe ayant réuni un nombre déterminé de signatures, l'expression de leur opinion. (« Comment assurer le succès de l'assemblée constituante ? », 28 septembre 1917, t. 25, p. 411)*

En second lieu, la socialisation des moyens matériels de production.

*Le pouvoir d'État, sous la forme des soviets, prendra toutes les imprimeries et tous les stocks de papier pour les répartir équitablement. En premier lieu, l'État ; en second lieu, les grands partis ; en troisième lieu, les partis moins importants ; ensuite, tout groupement de citoyens ayant recueilli un nombre déterminé de signatures. (p. 412)*

Lénine emploie à dessein indifféremment « *pouvoir d'État* » ou « *soviets* ». C'est que ces considérations sur la presse lui servent d'arguments pour démontrer que le pouvoir doit revenir aux soviets, expression de la majorité et non au gouvernement provisoire. Autrement dit, la définition démocratique concrète de la liberté de la presse s'inscrit dans une perspective de transition vers le régime soviétique.

À partir d'octobre, ce régime existe. Il s'appelle la dictature du prolétariat et de la paysannerie. Dans la presse, comme ailleurs, il n'y a donc plus de démocratie. Lénine est extrêmement net sur ce point. Les interdictions se succè-

dent par « fournées » : 27 octobre : *Novoje Vremia, Rec, Dien, Vjedomosti* ; novembre : *Rousskoje Slovo, Pravo, Rabociaia Gazeta*.

Des voix s'élèvent. Lénine a déposé un projet portant création d'une commission d'enquête chargée d'exiger une publicité financière absolue de toutes les publications privées, première étape de leur nationalisation. Les socialistes-révolutionnaires l'attaquent à la séance du 4 novembre 1917. du Comité exécutif central panrusse [VTsIK, organe étatique désigné par le congrès des soviets]. Nombreux sont ceux qui les soutiennent [mencheviks, anarchistes].

Lénine riposte abruptement [ainsi que Trotsky et Avanesov]. Continuer d'en appeler à la liberté de la presse en général, c'est méconnaître le caractère de la révolution d'octobre, c'est « *renâcler au socialisme* ».

*N'avait-on pas interdit les journaux tsaristes après le renversement du tsarisme ? Maintenant, nous avons secoué le joug de la bourgeoisie... Il faut aller de l'avant, vers une société nouvelle, et traiter les journaux bourgeois comme nous avons traité les journaux des Cent-Noirs [groupes fascistes et antisémites en lien avec la police tsariste] en février et en mars. (« Discours sur la question de la presse », 4 novembre 1917, t. 26, p. 297-298)*

Il faut que les journaux qui ne sont, en dernière analyse, que des entreprises privées en régime capitaliste, deviennent monopoles d'État comme les autres entreprises.

*Par liberté de la presse, le gouvernement ouvrier et paysan entend la libération de la presse du joug du capital, la transformation en propriété de l'État des papeteries et des imprimeries, l'attribution à chaque groupe de citoyens qui atteint un effectif donné (10 000 par exemple) à l'usage d'une part correspondante des stocks de papier et de la œuvre. (« Projet de résolution sur la liberté de la presse », 4 novembre 1917, t. 26, p. 294)*

Définition terre à terre, sans envolée lyrique sur la « *Sainte Liberté* » ? Aux hommes du passé de le regretter.

Dans la même intervention, Lénine renforce son argumentation théorique par une considération de fait : la guerre civile commence. Kaledine [un général qui a pris le pouvoir dans la région du Don] marche sur Moscou. Laisser l'ennemi publier librement ses journaux, c'est faire preuve d'un idéalisme stupide, sinon d'une complicité inconsciente :

*Nous admettons pleinement la sincérité des socialistes-révolutionnaires, mais derrière eux se trouvent néanmoins Kaledine et Milioukov. (« Discours sur la question de la presse », 4 novembre 1917, t. 26, p. 297)*

Il est clair que, pour Lénine, il ne s'agit en aucune manière d'une insinuation menaçante à l'adresse des socialistes-révolutionnaires. La guerre impose plus clairement qu'aucune démonstration qu'on ne peut être impunément inconséquent et –comme les socialistes-révolutionnaires– vouloir à la fois la victoire de la révolution et la liberté de la presse bourgeoise.

La guerre civile sépare par la ligne de feu les tenants et les adversaires de la bourgeoisie. C'est sur ce critère que Lénine entend interdire ou légaliser une publication. Les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires de droite sont interdits en juin 1918 pour leur participation au gouvernement blanc de Samara, puis légalisé après leur ralliement au pouvoir des soviets en novembre. Au 8<sup>e</sup> congrès du POSDR bolchevik renommé Parti communiste de Russie, Lénine dénonce à nouveau les mencheviks comme contrerévolutionnaires.

*Si nous parlions hier de légaliser les partis petits-bourgeois, et si, aujourd'hui, nous faisons arrêter les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, nous appliquons dans ces variations, un système parfaitement défini. Et à travers ces variations passe une ligne inflexible : couper court à la contrerévolution. (« Rapport sur le programme du parti », 19 mars 1919, t. 29, p. 180)*

[En mai 1918, la conférence du Parti socialiste révolutionnaire prône le renversement du pouvoir soviétique avec l'aide des États impérialistes occidentaux qui interviennent alors contre la Russie soviétique ; le POSDR menchevik est divisé entre une aile qui accepte le pouvoir soviétique et une qui le rejette (voir Edward Carr, *Le Révolution bolchevique*, Minuit, 1969, t. 1, p. 165).]

## Le journal est un administrateur collectif

La révolution de 1917 bouleversa les rapports de production. L'instauration de ce nouvel ordre économique et social, si elle fut brutale, exigeait un apprentissage beaucoup plus long : il fallait apprendre à gérer autrement les usines, à cultiver autrement la terre. C'est sur l'administration que devaient porter tous les efforts. Lénine, avec cette vivacité du réflexe politique qui le caractérise, aussitôt l'insurrection victorieuse et la paix conclue à Brest-Litovsk (mars 1918), définit la tâche nouvelle :

*Nous, le Parti bolchevik, avons convaincu la Russie. Nous avons conquis la Russie sur les riches pour les pauvres, sur les exploités pour les travailleurs. Il s'agit maintenant de l'administrer. (« Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », avril 1918, t. 27, p. 250)*

L'ère qui s'ouvre n'est plus celle de la lutte contre l'autocratie, mais — comme le titre la *Pravda* du 9 juin 1918 — de la lutte pour le pain !

Ce projet dut être ajourné à cause de la guerre civile. Dans la lutte quotidienne épuisante contre l'encerclement des armées blanches, Lénine prononce peu de discours-programme sur l'édification de l'État socialiste. Il faut prioritairement garantir sa survie. Curieusement, aussi, il ne dit rien sur la presse du temps de guerre et sur les moyens de la mettre au service de la lutte. On attendait des conseils sur la presse aux armées, sur les moyens de stimuler, d'encourager par la propagande écrite. Les *Œuvres* sont muettes. Nous suppléerons par une rapide analyse descriptive.

La presse de cette époque sa ressent de la pénurie du communisme de guerre : papiers fantaisistes, roux ou bleus, formats inégaux, parution de

simples recto-verso. Kotlyar décrit la dure vie des rédacteurs : salles glaciales, matériel rare, salaires misérables.

La presse est au service de la guerre : aucun article théorique, aucune analyse politique, aucune correspondance n'éduquent plus la conscience politique des militants. Dans les journaux locaux, on se contente de l'agitation : sur le banditisme, sur les déserteurs, sur les réquisitions... La *Pravda* ressemble à une affiche : proclamations, titres gigantesques (onze lignes en gros caractères le 19 janvier 1918), célébration en vers de l'Armée rouge, chansons. Le seul thème de propagande est l'internationalisme prolétarien : articles de fond (n° 52), célébration du 1<sup>er</sup> mai. C'est un sujet dont la presse sera très avare après la guerre. Lénine, pourtant soucieux à l'extrême de cette question, n'en parle jamais dans ses articles sur la presse.

*On fait une place trop large à la propagande politique sur de vieux thèmes, au tapage politique.* (« Du caractère de nos journaux », septembre 1918, t. 28, p. 95)

Les questions de préséance dans la composition des organes dirigeants, les « *mesures politiques de neuvième ordre* », les questions personnelles occupent une place bien trop grande, quand ce n'est pas l'autosatisfaction. Des mesures pratiques consacrent ce changement : création de journaux économiques : *Ekonomitceskaja Jizn'* et *Bjed'nota* (27 mars 1918). Dans les journaux dirigeants, *Izvestia* et *Pravda*, la place consacrée à la politique est réduite au profit de la propagande de la production. À ces buts nouveaux, la presse doit appliquer ses capacités d'organisation. Elle doit être l'organisateur collectif de l'économie socialiste. Sa première tâche en ce domaine est de rendre l'économie transparente.

*La république bourgeoise ne garantit cette publicité que pour la forme. Elle subordonne la presse au capital, cache ce qui se passe dans les ateliers, ou au cours des transactions commerciales sous le voile du « secret commercial » qui protège la sacrosainte propriété privée.* (« Les tâches immédiates du pouvoir des soviets » 28 avril 1918, t. 27, p. 269) .

Au contraire, l'économie a pris un sens neuf. Les plus petits indices du passage au socialisme sont, sous leur aspect terre-à-terre, simple, modeste, quotidien », de petites révolutions : ils ont un caractère historiquement neuf.

*Notre presse ne soutient pas assez les germes simples, modestes, quotidiens, mais vivants du communisme authentique.* (« La grande initiative », t. 29, 28 juin 1919, p. 432)

Le mot « économie » ne désigne donc pas une sphère racornie d'activité, mais toute l'édification socialiste.

*La propagande de type ancien disait ce qu'est le communisme, en donne des exemples. Elle n'est plus bonne à rien maintenant qu'il faut montrer pratiquement comment on doit bâtir le socialisme. Toute notre propagande doit être fondée sur l'expérience politique de l'édification économique. Et si quelqu'un s'avisait de prendre le mot dans son acception ancienne, il serait en retard et ne pourrait mener à bien son travail de pro-*

*pagande parmi la masse des ouvriers et des paysans. Notre politique principale aujourd'hui doit être l'édification économique de l'État, afin d'accumuler plus de blé, de produire plus de charbon, d'employer au mieux ce blé et ce charbon pour qu'il n'y ait plus d'affamés.* (« Discours à la conférence de l'éducation politique », 3 novembre 1920, t. 31, p. 387)

L'information économique doit présenter les mêmes caractères que l'information politique générale avant la révolution : documentation abondante et fréquente, étude de faits précis, quantifiés et localisés, comparaisons, analyse rigoureuse des causes. D'où l'extrême intérêt de Lénine pour la statistique. Dès juin 1918, il organise la statistique d'État. Les journaux économiques sont tenus de publier des statistiques régulières et complètes. Ils collaborent étroitement avec l'Office central de la statistique : à partir de 1923, *l'Ekonomiceskaja Jizn'* est tenu de publier des suppléments mensuels concernant les différentes branches de l'économie et faisant office de publication de l'Office.

La publicité, telle que la conçoit Lénine, n'a rien à voir avec la « *propagande* » au sens unilatéral. Il importe de mettre en valeur les faits positifs, parce qu'ils sont les témoins encore fragiles d'un monde nouveau, Lénine a fait par exemple une large publicité au travail volontaire (non rémunéré) que certains cheminots ont décidé d'assurer le samedi. Il pense qu'il faut populariser au maximum cet exemple de « travail vraiment révolutionnaire ». De même pour les crèches, les cantines, l'hygiène dans les villes, le travail des étudiants dans les potagers de banlieue, la lutte contre le gaspillage, le travail avec les spécialistes, etc. Ces conseils ont eu leur écho dans les petits journaux de province.

*Ils publiaient de courts articles opposant le nouveau aux vestiges de l'ancien, relatant par exemple la présence d'un orphelinat, d'un sanatorium on d'une commune ou s'élevait autrefois la maison d'un riche propriétaire terrien, ou expliquant comment un groupe de familles bâtissait une vie.* (Kotlyar, « Newspapers in the USSR », *Research program on the USSR* n° 71, 1955, p. 9)

Mais, à ces succès, Lénine exige que l'on oppose vigoureusement les initiatives manquées.

*Où est la liste noire des fabriques retardataires, demeurées, après la nationalisation, des modèles de désarroi, de désorganisation, de malpropreté, de banditisme, de parasitisme, ou est cette liste ?* (« Du caractère de nos journaux », 20 septembre 1918, t. 28, p. 96)

Les journaux doivent exiger impitoyablement des comptes rendus précis, en sorte qu'il soit impossible d'éluder en disant « *cela commence à s'arranger* », « *on s'est mis à l'œuvre* », « *à présent nous en répondons* », et autres phrases charlatanesques (p. 96).

Une telle publicité n'engendre ni autosatisfaction, ni passivité ; elle donne des éléments d'appréciation ; elle permet une véritable éducation économique populaire. Ainsi en est-il des statistiques.

*Nous devons porter la statistique dans les masses, la populariser, pour que les travailleurs apprennent peu à peu ç voir et comprendre d'eux-*

*mêmes comment et combien il faut travailler, comment et combien on peut se reposer, afin que la comparaison des résultats pratiques de la gestion économique des différentes communes devienne l'objet de l'intérêt général et soit étudiée par tous.* (« Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets », avril 1918, t. 27, p. 270)

C'est parce qu'elle éduque réellement les travailleurs que la presse leur permet de contrôler en connaissance de cause les bilans et les comptes rendus qu'elle publie. Pour exprimer leur jugement, ils disposent, comme avant la révolution, des correspondances : les correspondants ouvriers et paysans (rabkors et selkors) ne sont pas des bureaucrates appointés, mais des travailleurs de la base, le plus souvent sans parti. Les exigences de Lénine sur ce point n'ont pas changé.

La publicité telle que l'entend Lénine permet de comparer, et donc de désigner l'initiative la plus réussie dans un secteur donné comme un modèle. Avant la révolution, une entreprise ne pouvait, en raison de la concurrence, servir de modèle pour les autres.

*La portée d'un exemple isolé était forcément restreinte au possible et seuls des rêveurs petits-bourgeois pouvaient nourrir l'illusion de voir « s'amender » le capitalisme sous l'influence exemplaire de vertueuses institutions.* (« Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets », avril 1918, t. 27, p. 270)

Désormais, la valeur d'exemple cesse d'être une mystification. Elle devient un stimulant moral. Lénine ne pense pas que l'émulation soit liée à la concurrence et doive disparaître avec elle.

*Les économistes bourgeois ont confondu, comme toujours, la question des traits caractéristiques de la société capitaliste et celle d'une autre forme. La concurrence est une forme particulière de l'émulation, propre à la société capitaliste et consistant dans la lutte de producteurs isolés pour un morceau de pain, pour l'influence, pour la place, sur le marché. L'abolition de la production marchande et du capitalisme ouvrira précisément la possibilité d'organiser l'émulation non plus dans ses formes brutales, mais humaines.* (« Première ébauche de l'article "Les tâches immédiates du pouvoir des soviets" », 28 mars 1918, t. 27, p. 213)

En effet, les bonnes méthodes n'ont pas automatiquement pour conséquence la création de secteurs retardataires.

*Le meilleur exemple d'organisation de la production entraînera inévitablement un allègement du travail et un accroissement de la consommation de ceux qui auront appliqué cette meilleure organisation.* (p. 212)

L'exemple est donc à la fois un stimulant moral et un moyen effectif d'améliorer l'ensemble de l'économie. À partir de novembre 1920, Lénine juge que la situation s'éclaire et que le centre de gravité de la lutte se déplace du front militaire au front économique.

*Chaque victoire sur le plan militaire libère nos forces pour la lutte sur le plan intérieur, pour la politique d'édification de l'État.* (« Discours à la conférence de l'enseignement politique », 3 novembre 1920, t. 31, p. 387)

À nouveau des articles, des discours, des lettres se préoccupent du contenu de la propagande et de l'agitation. Ils explicitent un document capital, les *Thèses sur la propagande de la production*, de novembre 1920. Peu après, l'adoption de la NEP suscite de nouvelles explications et de nouvelles directives à la presse.

[La nouvelle politique économique, en mars 1921, constitue un repli stratégique dans la construction du socialisme, pour développer l'économie exsangue après la guerre civile et l'isolement international de la Russie soviétique : recours partiel au marché, concessions au capitalisme].

La presse achève de se démilitariser. Kotlyar en témoigne : on parle moins de fronts et de luttes que du nouveau style de vie lié à la NEP. Le mot d'ordre pour la presse, que ce soit en avril 1918 ou à la fin de la guerre civile, est celui-ci : moins de politique, plus d'économie. On croirait un reniement. Lénine ne veut plus de discours politiques, mais de menus faits empruntés à la vie des fabriques et des champs. Plus ils sont à ras de terre, simples, modestes, plus il applaudit. Les perspectives sont inverses de celles d'avant la révolution. Mais c'est précisément que la révolution a tout renversé : il faut reconvertir l'effort dans une autre direction. Voici un exemple, il s'agit d'un article sur l'approvisionnement de Moscou pendant la famine de 1921.

*Les aliments se sont effroyablement détériorés. Ainsi, en juin, 99,1 % de la viande placée dans le frigorifique de la ville ont pourri — 59,9 % du vin, 61,1 % de la charcuterie et 91,7 % des volailles se sont entièrement gâtés, et cela à Moscou, c'est-à-dire dans un endroit où il existe des réfrigérateurs ; 33 % des œufs sont tellement abîmés que les chimistes eux-mêmes ne peuvent pas les utiliser.* (Izvestia, 15 novembre 1921)

Mais si Lénine assigne à la presse la fonction d'organiser l'émulation, il parle peu des moyens concrets de le faire, il donne peu de conseils « *purement journalistiques* » comme il en donnait avant la révolution. Il indique les grandes options : priorité à l'économie, publicité, émulation, mais moins que les moyens de les populariser. C'est une carence très sensible aussi dans sa conception du journal à la campagne que nous allons étudier.

## La presse et la question paysanne

La presse est au service de l'édification socialiste. Elle doit contribuer à la transformation des mentalités formées par le système économique antérieur. Sa destruction n'a pas aboli les réflexes d'accaparement et de spéculation qui freinent l'essor de la productivité. Un cercle vicieux se forme : la stagnation de la production renforce à son tour la méfiance et entretient les réflexes anciens. Pour le briser, Lénine met à l'ordre du jour, en même temps que l'édification économique, son doublet, la révolution culturelle :



*La révolution politique et sociale chez nous a précédé la révolution culturelle qui, maintenant, s'impose à nous.* (« De la coopération », 6 janvier 1923, t. 33, p. 488)

Il ne faut pas se méprendre sur le sens que Lénine donne à ce terme. Il ne pense pas à créer des points de rupture psychologique par des proclamations ou de grandes campagnes. Il envisage la révolution culturelle comme une longue et lente maturation, une sorte d'intériorisation collective de ce qui a été brutalement instauré.

*Après tout grand bouleversement politique, il faut beaucoup de temps pour digérer, pour assimiler, pour achever l'édifice dégrossi à coups de hache.* (« Plan du discours au 2<sup>e</sup> congrès des comités d'éducation politique en Russie », octobre 1921, t. 36, p. 565)

Ce mouvement sera d'autant plus long qu'il ne suffit plus dorénavant de former une avant-garde résolue. Il faut entraîner toute la population, ce qui signifie au premier chef se rallier la paysannerie. Comment convaincre graduellement les paysans d'entrer dans le mouvement de coopération, premier pas vers la socialisation de la terre, tel est l'objet principal de la révolution culturelle.

La traduction la plus concrète, la plus quotidienne, de cet objectif, c'est la lutte contre l'accapement des grains, au plus fort de la famine, en 1921. On conçoit qu'il soit totalement utopique de prétendre convaincre les paysans de donner librement leur blé aux autorités soviétiques, par des articles de journaux. Il faut donc souligner la place relativement modeste de la presse à la campagne.

L'obstacle le plus évident est l'analphabétisme. Lénine conclut à l'urgence et à la priorité de la scolarisation. En décembre 1919, est promulgué le décret sur la liquidation de l'analphabétisme. [En juin 1920, est lancée la Commission extraordinaire de liquidation de l'analphabétisme]. Terme ambitieux que n'approchera jamais la réalité du vivant de Lénine puisqu'en 1930 encore, au 16<sup>e</sup> congrès, maints délégués dénoncent la quasi-totale inapplication de ce décret.

Dans ces conditions, l'impact de la presse était douteux. A supposer même qu'il put se faire entendre autrement — par la radio par exemple, sur laquelle Lénine multiplie les consignes à Staline afin de hâter l'extension du réseau et la diffusion des journaux-radio— le pouvoir soviétique devait encore se faire comprendre. Or, personne moins que Lénine ne sous-estime l'arriération culturelle des paysans qu'il appelle, avec la pointe d'occidentalisme qui lui est coutumière, « *absence de culture semi-asiatique* ». Comment toucher ces paysans que le russe qualifie « *d'obscur* », ces villages « *sourds* » ? Comment triompher de « *l'individualisme zoologique de la paysannerie ?* ». Des journaux et des tracts ne sauraient y trouver que peu d'échos.

En outre, le socialisme ne rencontre pas à la campagne un milieu prédisposé spontanément à le recevoir : l'action idéologique par la presse est déterminante sur les ouvriers qui manquent surtout d'une analyse cohérente de leur situation de classe. Cette analyse suffit presque à déterminer leur ralliement, car elle est l'expression directe de leur intérêt. Il en va tout autrement à la cam-

pagne. Seuls les prolétaires ruraux ont un intérêt immédiat à la propriété collective. Or, le partage des terres (décrété les 26-27 octobre 1917) a réduit leur nombre : c'est avec la prépondérance numérique d'une classe de petits propriétaires [« paysans moyens » qui n'exploitent personne, contrairement aux « koulaks »] qu'il faut compter. Le socialisme, qui implique la collectivisation à plus ou moins long terme, heurte de front leurs aspirations. On ne saurait les convaincre avec des mots. Il faut démontrer pratiquement que leur intérêt s'est déplacé.

*Du moment que l'on dit qu'il est nécessaire de travailler à obtenir le libre consentement, c'est donc qu'il faut convaincre les paysans et les convaincre dans la pratique. Ils ne se laisseront pas convaincre par des mots, et ils feront bien... De l'écrasement de la bourgeoisie il nous faut reporter notre attention sur l'organisation de la vie de la paysannerie moyenne. Nous devons vivre en paix avec elle. La paysannerie moyenne, dans la société communiste, ne se rangera à nos côtés que lorsque nous aurons allégé et amélioré ses conditions économiques d'existence. Si demain nous pouvions fournir 100 000 tracteurs de première qualité, avec carburant et mécaniciens (vous savez fort bien que pour l'instant, c'est une chimère), le paysan moyen dirait : « je suis pour la commune » (c'est-à-dire pour le communisme). Mais pour ce faire, il faut d'abord vaincre la bourgeoisie internationale, il faut l'obliger à nous fournir ces tracteurs, ou bien élever notre productivité de telle sorte que nous puissions les fournir nous-mêmes. (« Rapport sur le travail à la campagne », 23 mars 1918, t. 19, p. 213, 215)*

La smycka [l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie] impose une autre limite au rôle de la presse. Lénine pense que la paysannerie, couche sociale instable et méfiante, ne se ralliera définitivement au socialisme que pour autant qu'elle maintiendra ferme l'union avec le prolétariat, moteur et guide de la révolution. En conséquence, il évite d'autonomiser trop les paysans, afin de les habituer à penser et à agir dans une perspective d'alliance avec les ouvriers ; c'est pourquoi il se prononce contre la création d'un journal soviétique spécifiquement agricole. Malgré son nom (paysans pauvres), *Biednota* est le journal unique de la production :

*La division en journal industriel et journal agricole est nuisible, la tâche du socialisme étant de rapprocher et d'unir l'industrie et l'agriculture. En effet, pratiquement, le rôle dirigeant du prolétariat industriel, aussi bien à la ville qu'à la campagne, exige précisément un journal unique de production (et une direction unique de la propagande de la production) aussi bien pour les ouvriers que pour les paysans. (« Thèses sur la propagande de la production », 18 novembre 1920, t. 31, p. 420)*

Il va de soi que Lénine ne pousse pas ce principe jusqu'à l'absurde et comprend très bien la nécessité de feuilles spécifiquement agricoles, sur le plan local.

Compte tenu de ses limites, la presse à la campagne est surtout une aide à la scolarisation. Il est significatif que les textes où Lénine parle du journal à la campagne lui sont rarement exclusivement consacrés. Ils concernent le com-

missariat du peuple à l'instruction publique, les services d'éducation politique, les unions de la jeunesse, l'organisation centrale des bibliothèques et salles de lecture, etc. La presse y est citée comme un outil pour l'instituteur et l'éducateur.

Lénine exprime en des termes analogues à ceux de 1899-1900 la nécessité de donner un caractère populaire au journal *Biednota* :

*Le journal de la production doit être populaire en ce sens qu'il doit être accessible à des millions de lecteurs, sans pour cela tomber dans la vulgarisation primaire : ne pas s'abaisser au niveau du lecteur inculte, mais d'une manière progressive et prudente aider à son évolution.* (« Thèses sur la propagande de la production », 18 novembre 1920, t. 31, p. 420)

Les paysans sont « lucides, sensés, pratiques ». Il faut s'efforcer de leur expliquer les choses de façon concrète, avec des exemples simples, pris dans la vie.

Tant par les sujets traités que par le style d'expression, le journal devient un vrai manuel de classe au service du type d'enseignement qui convient aux paysans adultes. Lénine l'appelle enseignement polytechnique. Il unit la scolarisation élémentaire, l'enseignement professionnel et l'éducation politique. Ces trois éléments forment l'essentiel des rubriques et des thèmes de *Biednota*. Pour encourager la scolarisation, on oppose, en image, l'école obscurantiste des papes à l'école nouvelle, haute et claire avec un buste de Marx, une mappemonde, une cornue (n° 1170, 1181, 1190, 1352). Les feuillets, les poésies ouvrent à la littérature. Une rubrique est spécialement réservée à la paysanne. L'accent est mis surtout sur l'enseignement professionnel, car il est urgent d'améliorer la production par de meilleures méthodes. Le cours prend la forme d'une bande dessinée avec des légendes brèves (l'installation d'une scie automatique, le calendrier agricole, l'élevage des porcs, la culture du maïs, etc.).

C'est l'encouragement à la coopération qui illustre le mieux la conception qu'a Lénine de l'éducation politique. Il conseille de présenter l'option pour le socialisme sous la forme bien paysanne du marchandage.

*Il faut dire aux paysans : Est-ce ou non l'intérêt de la paysannerie de se séparer du prolétariat pour rétrograder vers le pouvoir des capitalistes et des grands propriétaires fonciers ? À bien réfléchir, tout en étant conscient du profond désaccord qui oppose les intérêts économiques du prolétariat à ceux du petit cultivateur, le résultat sera à notre avantage.* (« Rapport sur la substitution de l'impôt en nature aux réquisitions », 15 mars 1921 », t. 32, p. 226)

Pour aider à faire le choix entre le socialisme et le retour au passé, des diptyques opposent vigoureusement les deux époques : d'un côté le paysan est enchaîné par le tsarisme et le pomescik, de l'autre il s'est redressé et a brisé ses chaînes. Lénine insistait aussi beaucoup sur la nécessité de briser le prestige des notables ruraux : des caricatures opposent le koulak repu, couvant son grain, aux coopérateurs débraillés, mais railleurs, surs de leur victoire prochaine.

Tout autant que du caractère, populaire des publications agricoles, Lénine se préoccupe de leur diffusion. Il y consacre un long article en février 1921. Les statistiques qu'il donne sont alarmantes. Les administrations soviétiques et militaires, la ville de Moscou et les capitales de district sont bien plus largement servies que les centres de propagande, les isbas, les salles de lecture, les panneaux muraux. Cela signifie que la presse reste l'affaire des citadins et des fonctionnaires. C'est là sans doute la conséquence de l'analphabétisme et des difficultés de communication. Mais c'est aussi le symptôme d'un mal plus grave : l'existence d'une couche de bureaucrates qui accaparent les sources de l'information, entretiennent la passivité et l'ignorance des masses, afin de préserver et de renforcer leurs privilèges.

*On ne peut tuer le capitalisme d'un seul coup. Il renaît sous la forme de « bourgeois soviétiques », de la bureaucratie soviétique, qui s'empare des journaux sous différents prétextes. (« À propos du travail du commissariat du peuple à l'Instruction publique », 12 février 1921, t. 32, p. 134)*

Lénine est résolu à agir avec fermeté, à « taper sur les doigts » à la bureaucratie pour l'empêcher de garder les journaux. Il propose d'approvisionner gratuitement et en priorité les bibliothèques et salles de lecture, d'améliorer leur réseau, de développer le collage. C'est peu de chose ! Un exemple : dans l'article que nous venons d'analyser, Lénine a nettement l'intuition de l'importance du collage. En revanche, il ne parle nulle part des journaux muraux.

La conception de la presse rurale a l'avantage du réalisme : on ne saurait en faire la pièce maîtresse de la révolution culturelle. Elle doit se contenter du rôle modeste d'auxiliaire. Ce rôle est essentiellement pédagogique, conformément à l'idéal, maintes fois évoqué, d'une presse populaire.

Ces buts appelaient des techniciens assez inventifs pour leur donner les formes concrètes que Lénine n'a pas su, ou peut-être n'a eu ni le temps, ni les forces, de leur donner.

## **PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE ET PRESSE BOURGEOISE**

### **La presse contre le capital**

C'est toujours dans une perspective de combat que Lénine définit la presse. S'il n'y a pas de « journalisme pur » indépendant du but, la révolution, l'anéantissement du capitalisme et de toutes ses séquelles idéologiques, il y a un aspect du combat qui est « *purement journalistique* ». Lénine est trop au fait de la presse occidentale pour minimiser la puissance du journal. Il est convaincu de vivre au siècle de la presse.

*Dans un pays tant soit peu civilisé, aucun mouvement de masse ne saurait se passer d'un appareil journalistique. (« La maladie infantile du communisme », 12 mai 1920, t. 31, p. 111)*

En conséquence, la création d'un journal comme l'*Iskra* n'a pas pour seuls motifs la nécessité d'unifier la sociale-démocratie ou de diffuser les idées révo-

lutionnaires. Le journal n'est pas un outil neutre. En elle-même, sa création suscite un rapport de forces.

*Sans journal politique, dans l'Europe moderne, pas de mouvement qui puisse mériter la qualification de politique.* (« Par où commencer ? », mai 1901, t. 5, p. 18)

C'est là une pure considération d'équilibre des forces, indépendante de tout argument attaché au caractère de la période, à la nécessité de sortir de l'économisme, de diffuser clandestinement certaines idées, etc.

C'est pourquoi les journaux sociaux-démocrates n'ont pas à se soustraire à la concurrence inter journalistique sous prétexte « *qu'ils ne sont pas des journaux bourgeois* ». Ils doivent, au contraire, aspirer à « *faire leur percée* » puis à conquérir l'« *hégémonie* » ce qui suppose une rivalité journalistique pour rassembler l'information la plus originale, publier des matériaux inédits ou hâter les délais de parution. En 1912, Lénine reproche violemment à *Pravda* de n'avoir pas publié le mandat des ouvriers de Pétersbourg à leur député à la douma [alors que le quotidien concurrent menchevik *Loutch* en a parlé].

*Ne pas publier une telle chose, c'est gâcher au maximum une entreprise purement journalistique de diffusion et d'organisation du journal... Et voici que le mandat au député émanant des partisans de Pravda ne figure pas dans Pravda.* (« Lettre à la rédaction de Pravda », 24 novembre 1912, t. 35, p. 54)

Peu de mois auparavant, il félicitait le même journal de l'élan donné à la campagne électorale en des termes analogues.

*La campagne électorale a pris un bon départ à Pétersbourg ; La Zvezda et la Pravda ont conquis l'hégémonie... Il s'agit là de l'aspect purement journalistique, en dehors de tout le reste, dont, évidemment je ne parle pas.* (« Lettre à la rédaction de Pravda », 2 août 1912, p. 43)

En décrivant la presse en lutte contre le capital, nous nous attacherons donc à préciser les aspects « purement journalistiques » sur lesquels Lénine insiste tant.

La presse est le lieu de la lutte idéologique : elle s'attaque à l'idéologie dominante travestie en « *morale naturelle* » ; elle montre que les valeurs sur lesquelles vit la société sont dépendantes de son mode de production. Sa fonction est de dénonciation, de démystification.

*Arracher les costumes menteurs, montrer au peuple dans toute leur nudité les ennemis qui l'accablent.* (« À la mémoire du comte Heiden », juin 1907, t. 13, p. 52)

Cette tâche tient en un mot, qui est aussi le nom d'un journal : vérité (*Pravda*). Certains journaux sont ouvertement liés au capitalisme. Ils reproduisent en Russie le monde des *Illusions perdues* : presse de la grande banque, des industriels, des spéculateurs. Les dénoncer est aisé : ils font eux-mêmes éclater périodiquement des scandales où le journaliste prolétarien n'a qu'à prendre ses arguments et ses exemples. C'est ce que fait Lénine dans « *Le capitalisme et la*

*Presse* ». Un ex-collaborateur des *Novoïé Vrémia* [Temps nouveaux, un quotidien populaire], chassé pour concussion, s'est vengé de son renvoi en dénonçant les dessous de ce journal : bilans fictifs, participation à l'octroi de concessions, maison de jeu à usage interne, campagnes politiques bien payées, manœuvres pour recevoir les annonces des banques agricoles. Lénine n'a qu'à ouvrir les guillemets. Ce type d'accusation si aisé est même fastidieux. Lénine éprouve du malaise devant la nécessité d'un article contre les cent-noirs [fascistes]

*Travail peu folichon, repoussant, il va sans dire, mais il ne s'agit pas de faire les dégoutés, nous qui sommes des journalistes et il n'est pas permis à des publicistes de la sociale-démocratie de laisser passer la bassesse et le poison sans les stigmatiser.* (« Lettre à Lounatcharski », 2 août 1905, t. 34, p. 340)

Ce sont les journaux bourgeois qui, au retour de Lénine en 1917, montèrent une campagne de diffamation, l'accusant de complicité avec le gouvernement allemand. Ce fut, dit Lénine, une véritable « *dreyfusiade* ». Il fit une longue et patiente campagne de contre-information, expliquant les méthodes de la presse bourgeoise.

*Vous craignez précisément la vérité. Vous mentez pour faire disparaître par un climat de pogrom, par la calomnie, la violence et l'ordure, toute possibilité d'expliquer la vérité.* (« Le cartel du mensonge », 13 avril 1917, t. 24, p. 114)

La calomnie est un procédé grossier. La réaction s'exprime d'habitude avec plus de subtilité ; elle prend la forme d'une presse « libérale », « éclairée », « objective », afin d'abuser le public : ce sont les intellectuels, au statut social mal défini, qui plus ou moins consciemment s'en font les serviteurs.

*L'influence de l'intelligentsia qui ne participe pas directement à l'exploitation, qui a appris à opérer avec des mots et des concepts généraux, qui chérit tous les bons préceptes, qui érige — par sottise sincère quelquefois — sa situation de classe intermédiaire en principe pour la constitution de partis qui se tiendraient en dehors des classes et pour une politique de la même veine, est pernicieuse. Il y a contamination évidente, de larges masses.* (« À la mémoire du comte Heiden », juin 1907, t. 13, p. 48)

Pour dépister ce danger, Lénine n'épargne rien « ni la violence, ni l'outrage ». Contre la presse libérale, il atteint les sommets de la satire. Voici, par exemple, un article du journal libéral *Tovaric* vantant l'« humanisme » du comte Heiden, propriétaire foncier, libéral, animateur d'un courant réformiste, le mouvement de « rénovation pacifique ». Lénine désire prouver à quel point ces louanges sont fallacieuses. Il en donne les preuves : Heiden, collaborateur de Witte, est entré en pourparlers avec Stolypine [premier ministre du tsar] pour obtenir un portefeuille. Appuyée sur des preuves, l'accusation s'élargit en satire. Elle se déplace de Heiden à ceux qui le louent : ce sont des « *sépulchres blanchis* », des « *valets* », des larbins, des hypocrites à la façon de Judas Goloviev (personnage de roman) ; toute leur culture n'est

qu'une « *variété de prostitution qualifiée* ». Adjectifs, interjections, images, références, Lénine s'assimile le raffinement littéraire de ses ennemis. Par dérision, il adopte leurs tournures cléricales, leurs métaphores ampoulées, leur emphase. Étayée par des faits précis, la parodie achève la démonstration.

Le libéralisme déteint même sur certains journaux sociaux-démocrates. Sans doute sont-ils engagés dans la lutte aux côtés du prolétariat. Mais l'influence bourgeoise se marque chez eux par une tournure d'esprit « intellectuelle » qui les porte à esquiver les formulations précises, à se contenter de la « phrase » révolutionnaire. Un exemple : *Iskra*, passée aux mains des mencheviks, dans son numéro 79 (janvier 1905) commente ainsi des manifestations ouvrières qui prirent la forme d'interruption avec chahut de réunions publiques.

*Les ouvriers sentent qu'ils interviennent en qualité de facteurs politiques bien déterminés.* (« Sur les bonnes manifestations des prolétaires et les mauvais raisonnements des intellectuels », 4 janvier 1905, t. 8, p. 23)

Lénine se rit.

*En 1905, il y a longtemps que les ouvriers « sentent » qu'ils sont « des facteurs politiques ». Au lieu de répéter comme des formules sacramentelles des phrases sur l'initiative et l'auto-éducation du prolétariat, il aurait fallu aller plus loin, expliquer qu'il ne suffit pas de « jouer au petit parlement » en troublant des assemblées locales, mais qu'il faut frapper au cœur de l'autocratie.*

La logomachie caractérise la presse des économistes, des mencheviks et des liquidateurs. Tel est le jugement de Lénine dans son article « *le passé de la presse ouvrière en Russie* », où il fait le bilan des polémiques avant 1917.

Si Lénine en juge ainsi, c'est qu'il pense que les variétés plus ou moins subtiles de journaux bourgeois correspondent aux classes qu'ils représentent : la haute bourgeoisie et l'aristocratie réactionnaire (*Reto*, *Rousskoe Slovo*, *Novoje Vremia*, etc.), l'intelligentsia libérale (*Tovaric*, *Osvobodjenie*), la petite bourgeoisie opportuniste (*Rabotchéïé Diélo*, *Iskra* d'après 1903, *Loutch*). Il ne veut pas dire seulement que les journaux sont un bon reflet des classes et de leur lutte à chaque époque. Il pense qu'ils entretiennent avec la lutte des classes un rapport spécifique en tant qu'ils sont eux-mêmes sujets de cette lutte ; l'idéologie ne s'y reflète pas seulement, elle y prend corps :

*C'est dans la lutte des organes de presse, des partis, des factions, que se cristallisent les tendances idéologiques et politiques qui sont réellement des tendances de classe.* (« La maladie infantile du communisme », 12 mai 1920, t. 31, p. 21)

En conséquence, la lutte menée dans la presse anticipe et prépare la lutte ouverte entre les classes :

*Toutes les questions pour lesquelles les masses ont combattu les armes à la main en 1905-1907 et en 1917-1920, on peut les retrouver, sous une forme embryonnaire, dans la presse de l'époque. (p. 21)*

Ces propos nous permettent de comprendre d'autant mieux l'importance que Lénine accorde à la lutte entre journaux. La polémique démasque l'adversaire, elle désigne l'ennemi pour les combats à venir. À l'inverse, l'absence de combattivité va toujours de pair avec une démission sur le plan des principes. C'est pourquoi Lénine s'en prend violemment à la *Pravda* en 1912, au moment des élections à la curie ouvrière de Saint-Pétersbourg pour n'avoir pas mené avec assez de conviction la bataille électorale contre les liquidateurs. En exil à Cracovie, il pressent que cette indolence de plume cache des velléités conciliatrices.

*« Loutch » n'a pas de principes... Mias ces gens-là savent faire la guerre. Ils sont vifs, dégourdis. « Pravda » ne poursuit ni cadet, ni liquidateur. Elle se donne un air sérieux, minaude et ne lutte pas du tout ! Est-ce que cela ressemble à du marxisme ? Elle ne sait pas faire la gurre... Ce peut-il que l'organe de la démocratie avancée ne soit pas un organe combattif dans un moment brulant ? Est-ce que Marx ne savait pas allier la guerre la plus passionnée, la plus intrépide intransigeante et la plus implacable, à un parfait esprit de principe ? (« Lettre à la rédaction de la Pravda », octobre 1912, t. 36, p. 187)*

Ce combat n'est pas clos avec la révolution. La domination a changé de mains. Mais l'affrontement des classes dure jusqu'à la disparition complète du capitalisme. Dans un long article de septembre 1918, Lénine combat les réticences des journaux, leur lenteur à s'adapter au nouveau rapport de forces.

*Nous ne savons pas nous servir des journaux pour soutenir la lutte de classe comme le faisait la bourgeoisie. Rappelez-vous comme elle savait parfaitement traquer dans la presse ses ennemis, se moquer d'eux, les dés-honorer, leur rendre la vie intenable. (« Du caractère de nos journaux », septembre 1918, t. 28, p. 97)*

## Une presse prolétarienne

Le premier volet de la lutte contre le capitalisme dans la presse est de le démasquer. Le second est de créer une presse réellement prolétarienne.

*Opposer à une littérature prétendue libre, et en fait liée à la bourgeoisie, une littérature réellement libre, ouvertement liée au prolétariat. (« L'organisation du parti et la littérature du parti », 13 novembre 1905, t. 10, p. 42)*

Toutefois, il ne saurait y avoir de presse prolétarienne pure. Elle se développe dans une société dominée par la bourgeoisie, marquée longtemps encore après la révolution par sa culture. Force-lui est d'y puiser ses concepts, ses techniques et jusqu'à son vocabulaire. Instaurer une presse libre n'est pas nier magiquement cette contradiction, mais faire en sorte que tout l'arsenal idéolo-



gique de la bourgeoisie se retourne contre elle : œuvre de dénaturation, plutôt que chimérique création.

Il est dangereux de jouer ainsi au plus fin avec son ennemi. Lénine ne le dissimule pas. Créer un journal, c'est se rendre a priori vulnérable :

- Un journal est une entreprise privée, financée en général par des annonces, donc étroitement liée au capitalisme. L'asservissement matériel est un premier danger.
- Journalisme signifie le plus souvent arrivisme, dilettantisme (« *esprit de Montparnasse* »).
- Dans l'exercice même du métier, il faut compter avec des techniques, des mots, des habitudes calculés pour mystifier et non pour éclairer. Le culte de l'évènement, l'habitude de titrer à la une sur l'« évènement du jour en est l'exemple le plus marquant.

*Nous voulons créer et nous créerons une presse libre, libre non seulement au sens policier du mot, mais libre aussi du capital, libre de l'arrivisme ; et, ce qui est plus encore, libre aussi de l'individualisme anarchique bourgeois.* (« L'organisation du parti et la littérature du parti », 13 novembre 1905, t. 10, p. 40)

Thèmes souvent repris dans des lettres aux collaborateurs, des conseils et remontrances à la rédaction. Un journal coute cher : papier, matériel d'imprimerie, location d'un local, rémunération du personnel. Lénine évalue les frais, en janvier 1905, à 400 francs (150 roubles) par numéro. Il n'avait alors en caisse que 1 200 francs, soit une avance de trois numéros. Comment et où trouver des fonds ? Lorsque le parti eut une audience suffisante, il put compter, pour son journal ouvrier, sur les collectes (1912). C'est le meilleur mode de financement, car il assure le maximum d'indépendance, à condition toutefois que les donateurs soient en majorité des ouvriers. Mais, pour l'organe central, surtout dans la période 1900-1910, il fallut recourir à d'autres moyens. Les annonces étaient exclues, non pour des raisons de principe, mais en raison de la clandestinité. C'étaient de généreux donateurs, grands bourgeois sympathiques à la « cause » qui « soutenaient » le journal. Ainsi, Nicolas Schmidt, neveu du fabricant de meubles et multimillionnaire Morozov, emprisonné en 1905, qui légua 200 000 roubles au parti avant de mourir en prison. Ce legs fut l'occasion d'un procès cocasse, intenté par la famille du défunt, que les bolcheviks le gagnèrent.

La position de Lénine était de ne pas refuser un argent employé pour une cause juste mais de n'accepter aucune contrepartie pour ces dons. Cela supposait un bienfaiteur exempt de toute arrière-pensée. À cet égard, la « poule aux œufs d'or » fut, sans conteste, Gorki. En 1902, il donna 70 % de ses droits d'auteur au POSDR et s'engagea à verser 4 000 roubles par an. Après la scission, il fallut le convaincre de subventionner la majorité. Il accepta de donner 3 000 roubles pour lancer *Vperiod*, non sans réticences. Lénine excellait à ménager sa susceptibilité tout en lui faisant un ferme devoir de l'aider. Une pointe de cynisme s'y mêlait.

*Soutirez de l'argent, surtout à Gorki, même petit à petit.* (« Lettre à Bogdanov », 10 janvier 1905, t. 8, p. 36)

Il fallait être inventif pour convaincre et séduire : qu'est-ce qu'un peu de superflu d'un grand écrivain en regard du risque angoissant de ne plus pouvoir continuer à « sortir » le journal ? On tirait toutes les sonnettes, Liadov imagina même de courtiser une jeune demoiselle pour la convaincre de donner les 100 roubles qu'elle avait reçus de ses parents pour partir en vacances. Lénine n'avait aucune sévérité pour ces « canulars » financiers. En revanche, il fut enclin à modérer le zèle de Staline qui, en 1907, avait entrepris d'« exproprier les expropriateurs » en attaquant les banques. Il ne trouvait pas que l'opération fut injuste, mais craignait un goût trop marqué par les méthodes brutales et « *liquidatrices* ».

Les seules opérations qui aient suscité chez lui une franche indignation sont celles où il flairait un compromis avec des « *hommes de gauche* », libéraux ou marxistes légaux. Ainsi en témoigne un incident de juin 1901 : Strouvé, chef de file des marxistes légaux, cherchait à entrer à la rédaction de la *Zaria* et à s'en assurer le contrôle. Il vint proposer à Plekhanov de publier dans cette revue un document inédit : une note confidentielle du ministre de l'économie Witte sur l'organisation des zemstvos [assemblées provinciales]. Il lui offrait 6 000 roubles pour les frais. C'était beaucoup plus qu'il ne fallait. Strouvé achetait, en fait, la collaboration de Plekhanov à une opération politique montée par lui. Plekhanov accepta sans en référer à Lénine et fit un bénéfice de 4 200 roubles. Lorsque ce dernier l'apprit, il s'emporta violemment. Une « *petite* » compromission financière de ce type lui semblait bien plus grave que de dévaliser une banque.

La nationalisation des imprimeries et des stocks de papier [en 1907] clôt une époque. La presse prolétarienne ne vit plus de charités et d'expédients. La presse bourgeoise a perdu la ressource des annonces publicitaires. Avant la révolution, le premier personnage d'un journal était l'éditeur, son responsable financier. Désormais, dans la nouvelle hiérarchie de la profession, le rédacteur en chef a le pas sur le rédacteur administratif, qui remplit les fonctions de gestion.

Les bolcheviks sont fiers d'avoir créé une presse libre. On le voit dans la lutte contre le gaspillage du papier. En avril 1921, l'entête de *Pravda* est suivi de ce titre :

*Camarades, gardez les journaux, ne les déchirez pas, mais rendez-les aux établissements où vous les avez reçus.* (Irène et Pierre Sorlin, *Lénine, Trotski, Staline, Colin*, 1962, p. 65)

La libération de la presse eut la brutalité du communisme de guerre. Elle en eut aussi les limites ar : on manquait d'argent. Aussi les annonces réapparaissent-elles dans la presse avec la NEP. Ce n'est qu'en 1930 que Staline, en liquidant le secteur privé, liquidera du même coup la publicité.

Le mode de financement détermine l'organisation de la profession. Lénine y décèle des « *relations mercantiles* » : l'arrivisme et ses corolaires : rivali-

tés personnelles, népotisme, « *copinage* ». Ce sont des défauts qu'il dut combattre chez ses collègues. En 1901, la rédaction de *Zaria*, unanime à trouver un article mauvais, se partage en deux, une moitié voulant le publier tout de même pour ne pas vexer son auteur. Lénine en appelle à un membre du comité de rédaction qui était absent.

*Tous déclarent l'article « infâme », « perfide » mais insistent cependant pour le publier. À mon avis, c'est la pire tactique de connivence et de tolérance... À mon sens, du moment qu'un collaborateur se donne de tels airs, nous devons justement y couper court.* (« Lettre à Axelrod », 24 août 1901, t. 36, p. 80)

En 1902, irrité par les observations dédaigneuses de Plekhanov sur un de ses articles, Lénine n'hésite pas à rompre le cercle des respects et des flatteries qui entourait le maître.

*Vous avez de drôles de façons de concevoir le tact vis-à-vis des collègues de la rédaction !* (« Lettre à Plekhanov », 14 mai 1902, t. 34, p. 101)

Ce ne sont pas seulement les complaisances qui exaspèrent Lénine. C'est aussi l'individualisme, les coquetteries littéraires, le refus d'accepter une correction, toutes attitudes qu'il qualifie d'« anarchisme de grand seigneur ». Lénine est impitoyable pour les rédacteurs chicaniers ou susceptibles. Il supporte mal un article écrit « pour le plaisir », sans souci du lecteur.

Nous n'esquiverons pas l'objection bien connue selon laquelle Lénine n'aime pas les littérateurs brillants ; plus un article serait terne et austère, plus il ferait prolétarien. C'est là un préjugé si aisé à dissiper que l'on s'étonne qu'il puisse avoir la vie aussi dure. Lénine est convaincu que le talent doit être cultivé et respecté : il y a pénurie de rédacteurs ; ce serait un crime de les décourager par un rigorisme excessif. En 1913, la rédaction de *Pravda* hésite à admettre un poète ukrainien populaire, trop bohème à son gré.

*En ce qui concerne Demian Bedny, je continue à être pour. Ne chicanez pas, mes amis, sur les faiblesses humaines ! Le talent est une chose rare. Il faut le soutenir de manière systématique et prudente.* (« Lettre à la rédaction de Pravda », t. 35, p. 91)

La ligne de partage est claire : ce n'est pas la fantaisie, le brio, les audaces qui sont condamnables. C'est de ne pas mettre cette fantaisie, ce brio, ces audaces, au service d'un lecteur prolétarien. C'est sur cette détermination que Lénine juge ses collaborateurs. Ainsi, en 1917, malgré les luttes passées et la persistance de désaccords théoriques profonds, il sait que la collaboration de Trotsky sera féconde pour l'avenir de la révolution.

*Nous savons à quoi nous en tenir quant à ses opinions. Mais c'est une force littéraire de premier ordre.* (cité par Gérard Walter, *Lénine*, Julliard, 1950, p. 320)

Il faut toujours distinguer *qui* est l'interlocuteur de Lénine. À un militant actif, dont les articles engagent le parti, il reprochera une formulation recherchée, si cette recherche masque ou déforme un point important. En revanche, il n'a

pas l'idée d'exiger de Gorki une cohérence doctrinale absolue. Il lui a dit souvent que la meilleure manière pour lui de militer, c'était d'écrire les choses comme il les voyait et comme il les sentait. Mais il lui faisait un devoir d'écrire régulièrement de courts articles pour la presse quotidienne : c'était l'astreindre à une certaine discipline, lui imposer un rythme et un format qui correspondent à la capacité d'attention du lecteur, mais aucunement l'entraver dans sa liberté de création.

Les prévenances à l'égard des hommes de talent s'étendent aussi aux spécialistes que, dans la presse comme ailleurs, il convient d'employer : « *utiliser l'appareil culturel bourgeois* », c'est utiliser aussi ses représentants. Telle est la seule voie pour former des journalistes de métier. Lénine se moque des jeunes doctrinaires qui, de même qu'ils ne veulent pas participer au parlement « *pourri* », refusent d'employer des journalistes de la presse bourgeoise « *pourrie* ».

*Considérons le journalisme. Dans un pays un tant soit peu civilisé, aucun mouvement de masse ne saurait se passer d'un appareil de presse. Toutes les clameurs soulevées contre les « chefs », toutes les promesses de préserver la pureté des masses de l'influence des chefs ne nous dispensent pas d'employer pour ce travail des hommes issus des milieux intellectuels bourgeois.* (« La maladie infantile du communisme », 12 mai 1920, t. 31, p. 111)

Kotlyar a souligné cette nécessité dans *Newspapers in the USSR: Recollections and Observations of a Soviet Journalist* (1955). Il explique, par exemple, que l'on devrait embaucher des spécialistes bourgeois pour les rubriques étrangères, car peu de militants connaissaient les langues occidentales. L'effort pour retenir les spécialistes se marque par la rémunération, le maximum de l'époque.

L'emploi des spécialistes, la nécessité de ménager les collaborateurs de talent, autant de difficultés pour arriver à souder l'équipe de rédaction. Même avant la révolution, quand les publicistes étaient des militants de valeur, souvent échappés de Sibérie, ardents à servir la cause, il fallait longtemps pour instaurer ces relations de camarade à camarade qui sont l'idéal de Lénine. Il avait cependant formé un noyau de fidèles.

Un certain nombre de principes règlent la vie de la rédaction. Il n'y a pas de concurrence, ce qui rend Kotlyar perplexe : ne vaudrait-il pas mieux les bonnes vieilles rivalités qui favorisent la qualité ? Pas non plus de vedettes. Les articles sont anonymes. Pas de réécriture » : le rédacteur en chef se contente de corrections minimales. La discussion sur les articles est sanctionnée par un vote. Chaque journaliste — surtout s'il est éloigné de la rédaction — a droit d'être informé du sort réservé à ses articles et de toutes les autres publications du journal. Tels sont les moyens instaurés pour se défaire de la « *maudite ambiance propriétaire* ».

Le but de tous les rédacteurs doit être de se faire comprendre des ouvriers. Pour cela, Lénine est convaincu qu'on ne saurait éviter de tenir compte de l'héritage culturel de la bourgeoisie. Ce serait une sorte de « *gauchisme* » culturel

que de penser créer une culture particulière, une culture « *en serre* » que l'on baptiserait « *prolétarienne* », mais qui se réduirait infailliblement aux innovations esthétiques de quelques-uns. Cette conviction, qui lui fit juger avec réticence certaines initiatives du Proletkult (organisme chargé des problèmes de la culture), s'applique aussi à la presse.

Il dut y combattre la tendance à employer des mots étrangers à tort et à travers pour faire « *civilisé* ».

*Nous employons sans nécessité des mots étrangers. Nous ne les employons pas à bon escient... Cet emploi injustifié fait obstacle à notre influence sur les masses... C'est emprunter le pire aux pires représentants de la classe des propriétaires fonciers russes qui avaient étudié le français mais qui, primo n'avaient pas les connaissances suffisantes, et secundo écorchaient la langue russe. (« De l'épuration de la langue russe », décembre 1919, t. 30, p. 308)*

Il faut parler la langue du peuple : régionalismes, proverbes, images ont sa prédilection. De grands romanciers ont largement puisé dans la langue populaire, aux journalistes de s'y référer.

*Il serait, en général, bon de temps en temps de rappeler, de citer, de commenter Chtchedrine [écrivain satiriste] et les autres écrivains de la « vieille » démocratie populiste dans la « Pravda ». Pour les lecteurs, ce serait opportun, intéressant, et cela expliquerait les problèmes actuels de la démocratie ouvrière, venant d'un autre côté, exposés par une autre voix. (« Lettre à la rédaction de la Pravda », 8 septembre 1912, t. 35, p. 47)*

À Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine, Lénine emprunte son « *langage ésopien* ». Nous l'avons vu citer son héros, Ioudouchka Goloviev, pour caractériser l'hypocrisie libérale. Il demande que l'on s'inspire aussi de Nikolaï Nekrassov et Gleb Ouspenski pour leurs descriptions de la vie paysanne, sans compter Tolstoï, « *miroir de la révolution russe* », auquel il a consacré trois longues études.

Il faut citer ces auteurs et s'assimiler leurs procédés. Demandant à Lounatcharski un article sur la littérature des libéraux, il lui propose un travail autant « *littéraire* » que « *journalistique* » pour autant que ces deux termes sont maintenant distincts : « *Érigez-les en type. Faites leur portrait grandeur nature, d'après les citations tirées de leur propre fonds* ». C'est ce côté très 19<sup>e</sup> siècle que nous voudrions souligner chez Lénine. Les journaux qu'il a dirigés gardent un petit parfum de revue littéraire : poésies, caricatures, vers en exergue d'un article.

Afin de faire le point sur ce que Lénine entend par « *presse populaire* », concept dont nous avons essayé de montrer la formation dans cette étude, nous résumerons les qualités d'un « *bon article* » dans la vision de Lénine.

### 1. Le sérieux de l'information

C'est le point de départ : aller sur place, trier les documents, constituer des fichiers, se faire statisticien, n'omettre ni un nom ni une date. Pour Lénine, qui ne conçoit pas d'article sans polémique, c'est en quelque sorte l'instruction du procès.

*L'ouvrier désireux de décider par lui-même des destinées de son parti ne se dérobera pas à la polémique... Si une lutte ardente se poursuit autour d'un sujet quelconque, il est indispensable, pour établir la vérité, de ne pas se borner aux déclarations des parties, mais de vérifier soi-même faits et documents.* (« Questions litigieuses », 12 avril 1913, t. 19, p. 151)

2. Une interprétation marxiste

*Inutile de dire, qu'avant toutes choses, il exigeait de l'auteur une connaissance marxiste approfondie de la question traitée. Vladimir Ilitch ne pouvait supporter les « je sais tout ».* (Viatchéslav Karpinski, *Lénine tel qu'il fut*, Progrès, 1958, t. 1, p. 382)

3. La vigueur de l'expression

Cette qualité est corolaire de la précédente. Nous avons vu Lénine, reprochait à la *Pravda* son style morne et triste, de ne pas suivre l'exemple de Marx pour qui la rigueur des principes s'allie étroitement à la vigueur de la formulation.

Ce sont les qualités mêmes du roman socialiste que Lénine exige pour les articles, continuant et renouvelant ainsi la tradition du « *journalisme littéraire* » propre à la Russie. Cette expression ne signifie aucunement qu'il soit une sorte d'aristocrate de la presse. Nous pensons avoir montré qu'il n'a qu'une cible, le lecteur ouvrier ou paysan. Mais il ne pense pas que les qualités prétendues nobles que sont les qualités littéraires, soient de trop pour ces lecteurs. Nous en donnerons une preuve ultime. Chaque tract doit être rédigé à la manière des articles avec, s'il est possible, plus de soin encore.

*Faire un tract, c'est une très grande responsabilité, et de tous les genres de littérature, le plus difficile.* (« Lettre à Chliapnikov », octobre 1915, t. 36, p. 359)

## Le « léninisme » de la presse ultérieure

L'étude de la conception de la presse chez Lénine appelle celle de sa postérité. Officiellement, dans les instituts de journalisme de l'URSS, on étudiait la « *science marxiste-léniniste de la presse* ». Kotlyar y consacre le dernier chapitre de son étude. Selon lui, 95 % de cet enseignement était purement politique, la formation professionnelle considérée comme « *technocratie bourgeoise* », se réduisant à des rudiments d'imprimerie. Où est l'insistance de Lénine sur les aspects « *purement journalistiques* » ! Nous apprenons qu'aucune culture générale n'était donnée : où sont ses exigences concernant « *l'héritage* » ?

D'une façon générale, il nous a semblé que la référence ne signifiait pas fidélité et que la vision de Lénine a subi une évolution double : d'une part, un effort pour adapter, pour mener à leur terme certains points de la vision léniniste restés vagues et pour les rendre plus concrets ; d'autre part, une

déformation plus ou moins subtile de cette vision dans ses aspects particulièrement exigeants : l'idée d'une presse populaire et l'idée d'une presse de parti.

Parler de « *presse populaire* », ce n'est pas énoncer de bons principes pédagogiques, mais faire référence à un lecteur dont le niveau de conscience change et auquel il convient de s'adapter. À la mort de Lénine, le lecteur n'est plus celui de 1917.

*Il y a désormais un lecteur moyen de la « Pravda », un homme engagé dans la lente reconquête industrielle...* (Pierre et Irène Sorlin, *Lénine, Trotski, Staline*, Colin, 1962, p. 226)

La presse s'adapte à ce lectorat. À la mentalité « *héroïque* » s'est substitué le désir de « *souffler un peu* ». La promotion de nouveaux militants dite « *appel de Lénine* » [de janvier à avril 1924] n'est pas faite pour relever le niveau du parti : recrutement quasi officiel, inculture (57 % sont illettrés) suppression du stage précédant l'admission définitive.

*Le « socialisme dans un seul pays » offre à ces hommes une perspective plus immédiate, plus concrète, moins aventureuse surtout. Staline sais ce qu'il fait quand il reproche à Trotsky ses « postures héroïques » et qu'il ne s'adresse pas à « des hommes réels mais à des espèces de créatures idéales et de rêve, révolutionnaires de la tête aux pieds ». Si l'appareil a triomphé à la suite d'une démobilisation des masses, il est à son tour facteur de démobilisation.* (Pierre Broué, *Le Parti bolchevique*, Minuit, 1971, p. 234)

La presse d'après Lénine, sous prétexte de s'adapter au lecteur, entretient sa passivité. Nous en donnerons des indices dans le domaine de la théorie, de la propagande économique et de la presse locale.

Un organe idéologique du parti, la revue *Bolchevik*, fut créé en avril 1924. Il illustre bien la double évolution de la presse : créer un organe qui assure la formation théorique des militants à un moment où le parti s'ouvre davantage. Ce serait continuer les vues de Lénine.

*Il était paradoxal que le parti fut seul à n'avoir aucune revue et la publication, en avril 1924, du premier numéro du « Bolchevik » n'eut rien que de très normal.* (Pierre Sorlin, « La crise du PCB et les débuts du Bol'sevik », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1962, t. 9, p. 81)

Un besoin réel était donc comblé. Mais de quelle manière ? Par une simplification exagérée du marxisme, plus proche de la « *vulgarisation* » des économistes que de la « *popularisation* » au sens de Lénine. Le signe le plus net en est la disparition de l'argumentation progressive qui fait la force des articles de Lénine. Le « *léninisme* » devient une donnée propre avant tout à discréditer des options que l'on présente comme contradictoires. La polémique est ainsi éliminée. La campagne contre Trotsky en est l'illustration.

*À lire le « Bolsevik », on constate que pour le militant moyen, la révolution permanente s'est résumée à quelques propositions simplistes et décourageantes : l'URSS ne subsistera que si d'autres pays d'Europe constitués en États révolutionnaires lui prêtent appui. Il faut consentir de nouveaux sacrifices pour les instaurer.* (Pierre Sorlin, p. 103)

La presse spéculé sur la fatigue des militants plus qu'elle ne les convainc par le raisonnement ; elle crée un climat autour du « trotskysme » plus qu'elle ne le réfute.

L'évolution de la propagande économique est tout aussi ambiguë. Qu'elle ait gagné en qualité, en précision technique, la simple lecture des journaux le prouve, sans compter l'essor du cinéma. Mais, pour Lénine, la publicité est l'école du contrôle ouvrier : elle doit être exacte pour permettre de juger et d'agir. Après lui, elle rassure, incite à l'effort, mais sans faire appel au discernement. Le « *tableau noir* » dont Lénine exigeait qu'il fût impitoyablement rempli disparaît : « Écrire seulement en termes positifs » était la consigne, témoigne Kotlyar.

C'est dans la presse locale que l'effort pédagogique est le plus net, particulièrement à la campagne. Il comble une lacune que nous avons soulignée. Des petites feuilles, *Celnok* (la navette), *Verstak* (l'établi), *Molotilka* (batteuse), se multiplient. La campagne reçoit journaux, revues, brochures : la *Gazette paysanne* tirée à deux millions d'exemplaires. Le *radio-journal* compte cinq millions d'auditeurs. C'est là un progrès dont il faut souligner toute l'importance. Cette décentralisation permet-elle une libre expression des désirs paysans ? Il faudrait une étude statistique précise pour le montrer. Nos sources limitées tendent à prouver que certaines feuilles étaient « *téléguidées d'en haut* ». Une chose est sûre : c'est que ces feuilles ont souvent ressuscité la coupure économe entre une presse « *pour le peuple* » et une presse pour « *techniciens* ». Gorki déplore l'abondance de revues ultra-sages « *inaccessibles aux masses* » et « *assez onéreuses* ».

*Je ne suis pas seul à avoir remarqué la pléthore morbide de papier. Et je ne suis pas le seul à dire que les masses ne sont pas suffisamment approvisionnées en littérature ni avec assez d'intelligence.* (Maksim Gorki, « Des petits-bourgeois », 1929, *La Culture et le peuple*, Éditions sociales internationales, 1938, p. 62)

La mauvaise diffusion qui inquiétait tant Lénine s'est sans doute aggravée après sa mort.

Comment ont évolué les rapports de la presse et du parti ? Nous savons que Lénine insistait beaucoup sur le centralisme car l'organe central est la voix du parti. Toute la presse doit reprendre l'essentiel de ses thèses. Mais cette unanimité postulait l'élaboration collective de la ligne. Cet aspect fut limité par Staline : reprenant des citations de Lénine sur la nécessité de ne pas transformer le parti en « *club de discussion* », citations dirigées en un tout autre temps contre les mencheviks, il en conclut au caractère nuisible de toute discussion. Une sorte de raison d'État, la « *construction du socialisme* », interdit le débat interne, alors que pour Lénine on ne définit une tactique et une stratégie justes que dans et par la polémique.

*La théorie selon laquelle on peut venir à bout des éléments opportunistes par une lutte idéologique au sein du parti, suivant laquelle on doit surmonter ces éléments dans le cadre d'un parti unique, est une théorie*



*pourrie et dangereuse qui menace de vouer le parti à la paralysie.* (Iossif Staline, *Des principes du léninisme*, mai 1924, ELE, 1967, p. 79)

Nous citerons quelques manifestations de ce nouveau centralisme : l'agence soviétique TASS détient le monopole de l'information. Les correspondants à l'étranger sont soumis, la vente de journaux étrangers est interdite, les journaux régionaux brodent autour des communiqués et ajoutent nouvelles locales et articles littéraires. À partir de 1929, toute publication est soumise à un contrôle strict : les commissariats à l'instruction publique de chaque État donnent un numéro d'autorisation pour chaque journal. C'est une sorte de visa assez formel. Désormais, les journaux dépendent tous du centre, à savoir le département pour la presse, la propagande et l'agitation [du Parti communiste de l'Union soviétique, couverture de la bureaucratie qui usurpe le pouvoir].

Le rédacteur en chef de tout organe révolutionnaire devait être, selon Lénine, un militant éprouvé, choisi localement pour ses qualités de communiste. Désormais, toutes les nominations sont vérifiées par le bureau d'organisation du comité central du PCUS. Les journaux sont divisés en départements (nouvelles internationales, agriculture, industrie, arts et culture, affaires locales) dont l'un, celui du parti, veille particulièrement à la rectitude de la « ligne ». Le département reçoit pleine autorité avec droit de censure sur les autres. Toutes ces mesures semblent difficilement compatibles avec les avertissements de Lénine sur la nécessité d'éviter une « *égalsation mécanique* » de la presse avec les autres secteurs d'activité.

Le pôle de la « *démocratie* », qui, chez Lénine, équilibre le « *centralisme* » et se traduit dans la presse par les correspondances et les tribunes de lecteurs, tend à se réduire à néant : brutalement au niveau central par la suppression au début de 1924 de la tribune de discussions dans la *Pravda*. Subtilement au niveau local, par une distorsion de la fonction première des correspondances : assurer des relations de « *camarade à camarade* » qui créent une réelle « *liaison idéologique* ». Les correspondants ouvriers et paysans (*Rabkor* et *Sel'kor*) deviennent les « Brigades de correspondants ouvriers ». Leurs lettres ne sont rien moins que des rapports de police. Leurs groupes constituent des escouades d'intimidation surgissant à l'improviste dans les usines et les communes.

Nous touchons ici au point extrême de l'évolution de la presse après Lénine : son utilisation comme moyen de pression. Lewin en a décrit les effets dans la lutte contre les koulaks, « *lutte de classes* », moins spontanée que forcée, presque suscitée par la presse. La « *démocratie* » y confine à la manipulation. La conscience de classe y est plus utilisée qu'éduquée. On voit des correspondants, trop sincères dans leur dénonciation des abus de l'administration, être accusés de koulakisme, et inversement des koulaks réussir à se faire correspondants pour se camoufler. Bien des campagnes de presse sont suscitées d'en haut et baptisées « *critiques d'en bas* ». Sorlin a noté par exemple un temps de latence suspect (dix jours) entre la première allusion dans la presse à la brochure *Les Leçons d'Octobre* (de Trotsky) et la campagne de lettres et motions « spontanées » qui suivit.

## CONCLUSION

Trop souvent, on limite la conception de la presse aux pages de *Que Faire ?* sur le journal comme organisateur collectif. Nous avons fait sa part à cet aspect en insistant sur la souplesse du journal et la gamme des métamorphoses qu'il peut subir : de la clandestinité à la légalité, de la propagande à l'agitation, du public restreint de quelques militants aux masses d'un immense État.

La clairvoyance de Lénine sur les ressources tactiques de la presse appelle souvent chez les commentateurs un cortège de qualificatifs : « *opportunisme génial* », « *intuition de la force corrosive de la presse* », « *astuce d'une petite minorité* ». Il arrive qu'ils sous-entendent que Lénine avait une conception manipulateur de la presse, qu'il en faisait un instrument de pouvoir sur les masses.

Cette façon de voir reflète la persistance de l'attachement à des principes dénoncés par Lénine : la liberté et l'objectivité de la presse. Plus d'un de ceux qui prétendent avoir compris Lénine est relativement discret sur la critique qu'il a développée de la presse bourgeoise et de sa prétendue liberté : en fait, elle entretient la domination d'une classe en divertissant au lieu d'éduquer : culte de « *l'évènement* » et des « *piquantes futilités politiques* », « *vulgarisation primaire* », esprit de clocher et chauvinisme, couverts par le principe « *Le lecteur lit quand ça lui plait. L'écrivain écrit comme ça lui chante* » (voir « L'organisation du parti et la littérature du parti », 13 novembre 1905, t. 10).

Les réserves que l'on fait sur la théorie de Lénine sont généralement inspirées par la même confiance en la possibilité d'une presse libre en général. Lénine aurait embrigadé la presse, l'aurait inféodée au parti. Nous avons voulu montrer au contraire à quel point Lénine, connaissant à fond le métier de journaliste, a toujours considéré la presse comme un « secteur spécifique », s'est constamment attaché aux aspects « *purement journalistiques* ». Il a fait du journal, par les tribunes et les correspondances, un élément de la vie démocratique du parti, chargé de créer une liaison idéologique entre ses membres. Il a voulu promouvoir dans la presse une véritable culture populaire, à la fois politique et économique : par une information véridique et une présentation qui tient compte du niveau culturel, elle incite le lecteur à « *se pousser en avant tout seul* ».

Comme tel, le journal est inséré dans l'histoire : à chaque époque sa presse, ses lecteurs, ses mots d'ordre. C'est ainsi que Lénine l'envisage et non pas in abstracto comme un théoricien bourgeois.

Lénine & Zinoviev  
Le Socialisme  
et la Guerre



Denis  
Lénine et  
l'émancipation  
des femmes



1976

Slaughter  
Lénine  
sur la dialectique



1963

Lénine  
L'État et la  
révolution



 **REVOLUTION  
COMMUNISTE**

Groupes marxistes internationalistes | Collectif révolution permanente en France |

**Pas d'issue sans  
gouvernement ouvrier**



Atteint de la bureaucratie stalinienne p. 2  
Après les élections législatives des 30 juin et 7 juillet p. 3  
Le programme du Nouveau Front populaire p. 7  
Des « trotskistes » dans un front populaire ? p. 10  
La campagne électorale de LO p. 11  
Le congrès national du GIC/CFR-FA p. 14  
Libération immédiate des militants karakés p. 17  
Du vote NPA/RP p. 18  
Les élections législatives en Grande-Bretagne p. 21  
Argentine : les bureaucraties contre le grève générale p. 23  
Le premier front populaire 1935-1938 p. 25  
ABC du marxisme : économie p. 28



n° 63 juillet-août 2024 2 euros

Lukács



Lénine

1924

## RÉVOLUTION COMMUNISTE

bimestriel du Groupe marxiste internationaliste

[section française du Collectif révolution permanente]

Abonnement 20 euros pour 5 numéros à l'ordre de ARTP

Adresse postale

ARTP / AGECA service boîtes postales /  
177 rue de Charonne / F-75011 PARIS

Site du GMI : [groupemarxiste.info](http://groupemarxiste.info)

Site du Collectif révolution permanenteRep  
[revolucionpermanente.com](http://revolucionpermanente.com)

Site de EKIB/Turquie : [patronsuzdunya.com](http://patronsuzdunya.com)

Site du GKK/Autriche : [klassenkampf.net](http://klassenkampf.net)

Site du GMI/France : [groupemarxiste.info](http://groupemarxiste.info)

Site de IKC/État espagnol : [www.ikcirklo.org](http://www.ikcirklo.org)

Site de OR/Argentine : [octubre-rojo.org](http://octubre-rojo.org)



Né en 1870, Lénine étudie le marxisme à partir de 1888 pour s'opposer au populisme (façon « journal anticapitaliste » du NPA) qui met toutes les luttes sur le même plan. Il anime des cercles ouvriers à Saint Pétersbourg en 1893. Il rencontre Plekhanov en Suisse et Lafargue en France en 1895. De retour en Russie, il constitue avec Martov et Kroupskaïa une organisation régionale sociale-démocrate (c'est le nom qu'employaient, à l'époque, les partisans du socialisme scientifique). Déporté en Sibérie pour cela, Lénine polémique avec l'économisme (façon « journal d'Arlette Laguiller » de LO) qui se réclame du marxisme mais refuse, en pratique, de défendre un programme politique au sein de la classe ouvrière. Fin 1899, il s'en prend vigoureusement à un journal économiste qui prétend que la tâche se réduit « actuellement à l'amélioration de la situation des ouvriers » et qui sous-estime les capacités des travailleurs avancés.

*Rabotchai Mysl* [Pensée ouvrière] fait marche arrière et représente les couches inférieures du prolétariat...

Les « intellectuels ouvriers » existent déjà et nous devons tout faire pour que leurs besoins intellectuels soient satisfaits, pour que de leur milieu sortent des dirigeants du Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Aussi l'organe de tous les sociaux-démocrates russes doit se tenir au niveau des ouvriers avancés ; loin de rabaisser artificiellement son propre niveau, il devra au contraire l'élever constamment, se tenant au fait de tous les problèmes tactiques, politiques et théoriques de la sociale-démocratie internationale. C'est à cette seule condition que les besoins des intellectuels ouvriers seront satisfaits et qu'ils prendront eux-mêmes en main la cause des ouvriers et donc la cause de la révolution russe.

Après la couche peu nombreuse des ouvriers avancés vient une large couche d'ouvriers moyens. Ces ouvriers aussi aspirent ardemment au socialisme, prennent part aux cercles, lisent les journaux et les livres socialistes, participent au travail d'agitation ; le seul trait qui les distingue de la couche précédente est qu'ils ne peuvent pas devenir spontanément des dirigeants sociaux-démocrates. Dans l'organe du parti, il y aura des articles que l'ouvrier moyen ne comprendra pas ou des questions complexes qu'il ne saisira pas complètement. Il ne s'ensuit nullement que le journal doive s'abaisser jusqu'au niveau de la masse de ses lecteurs. Au contraire, il se doit précisément d'élever leur niveau de conscience... Le journal dont les ouvriers moyens forment le gros des lecteurs doit absolument rattacher à chaque question locale et étroite le socialisme et la lutte politique.

Enfin, vient la masse des couches inférieures du prolétariat. Il est très possible que le journal socialiste leur soit entièrement ou presque entièrement incompréhensible, mais il serait absurde d'en inférer que le journal doive s'adapter au niveau le plus bas. Il faut donc les atteindre autrement : des brochures très populaires, l'agitation orale et surtout des tracts sur les événements locaux.

*Un mouvement rétrograde de la sociale-démocratie russe, 1899*